

III. Entretien avec Javier Mariàs

IV. Maison nouvelle pour les Poésies du monde

V. Les écrivains et le foot

VI. Dictionnaire amoureux de la Palestine

VII. José Saramago: «Pour vivre, il faut mourir!»

VIII. Les allers-retours de Colette Fellous



## Édito

### Hommages

La francophonie donne parfois l'impression d'une vieille dame malade qui attend patiemment que la mort vienne l'emporter. Fort heureusement, il existe encore des personnes dynamiques pour dissiper cette idée reçue et nous redonner confiance dans l'avenir de cette francophonie. Parmi celles-ci, trois hommes d'exception qui, depuis leur arrivée au Liban, se sont battus contre vents et marées, malgré les crises et les coupes budgétaires, afin que la langue française continue de rayonner au pays du Cèdre: l'ambassadeur de Suisse au Liban, François Barras, le directeur de la Mission culturelle française au Liban, Denis Gaillard, et le directeur du bureau Moyen-Orient de l'AUF, Olivier Garro. Ces trois amis du Liban qui, leur mission terminée, sont sur le point de nous quitter, méritent toute notre gratitude. Leur parcours, jalonné d'initiatives louables et de projets ambitieux dans tous les domaines, doit servir d'exemple à leurs successeurs et, surtout, à nombre de nos fonctionnaires et diplomates, incompétents ou rongés par la sclérose. Dans mon avant-propos à *L'Enfant terrible*, j'ai placé en exergue cette réflexion de Paul Valéry: «Un grand homme est une relation particulièrement exacte entre des idées et une exécution.» Si nos trois militants méritent notre reconnaissance, c'est précisément parce qu'ils ont su, à leur manière, élaborer des idées audacieuses et les mettre à exécution avec conviction et ténacité. Il nous appartient donc de récolter ce qu'ils ont semé, et de semer davantage encore. Parce que la culture n'est pas une sinécure, mais un combat permanent.

ALEXANDRE NAJJAR

## L'Orient Littéraire

Comité de rédaction:  
ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJDALANI,  
GEORGIA MAKHLOUF, FARÈS SASSINE,  
JABBOUR DOUAHY, RITTA BADDOURA.

Coordination générale: HIND DARWICH  
Secrétaire de rédaction: ALEXANDRE MEDAWAR

Correction: MARILYS HATEM

Contributeurs:  
ANTOINE BOULAD, EDGAR DAVIDIAN, LAMIA  
EL SAAD, LUCIE GEFEROY, MAHMOUD HARB,  
KATIA GHOSN, MAZEN KERBAJ, FADIA KIWAN,  
HENRY LAURENS, NADINE NASSAR.

E-mail: [lorientlitteraire@yahoo.com](mailto:lorientlitteraire@yahoo.com)

Supplément publié en partenariat avec la  
Librairie Orientale et la Librairie Antoine.

[www.lorientlitteraire.com](http://www.lorientlitteraire.com)

# Du nouveau sur Gibran

On croyait tout savoir sur Gibran Khalil Gibran. Mais le personnage est si complexe et ses archives si dispersées qu'on tombe sans cesse sur des éléments nouveaux susceptibles de mieux éclairer son parcours et son œuvre. Le Comité national Gibran confirme ce constat puisqu'il vient de publier *Tourne la page mon garçon*, un recueil de textes et de dessins inédits par l'auteur du *Prophète*.

On ouvre avec suspicion ce recueil à la présentation impeccable. Peut-on publier les inédits d'un auteur sans porter atteinte à sa mémoire? Pourquoi l'écrivain ne les a-t-il pas publiés de son vivant s'il les jugeait suffisamment aboutis? En France, la sortie du dernier roman inachevé d'Albert Camus (*Le premier homme*, paru chez Gallimard) et, plus récemment, celle d'un livre inédit de Nabokov (*L'original de Laura*) ont fait couler beaucoup d'encre. Dans le cas de Gibran, pourtant, le lecteur devra se montrer plus indulgent: d'abord, parce que de nombreux livres de l'écrivain libanais ont été publiés à titre posthume comme *Le Jardin du prophète* et *L'Aveugle*. Ensuite parce que le comité de rédaction de *Tourne la page mon garçon* a soigneusement trié les inédits qui étaient à sa disposition pour n'en retenir que la «substantifique moelle», n'hésitant pas à mettre de côté les brouillons et les textes incomplets ou maladroits.

### Des esquisses prometteuses

Commençons par le peintre Gibran. Les dessins qui figurent dans ce recueil ne sont certes pas comparables aux magnifiques toiles de l'artiste exposées au Musée Gibran de Bécharré, au Tel-fair Museum de Savannah ou au Museo Soumaya de Mexico, appartenant à la fille de Carlos Slim, mais ils sont d'un intérêt certain. Sur des cahiers d'écolier, Gibran adolescent multipliait les croquis au crayon noir, des dessins représentant des corps nus, tourmen-



tés, enlacés, ou des anges sereins. Ces esquisses préfigurent bien les grands tableaux à venir et trahissent déjà la volonté de l'artiste de mettre en valeur la nudité, considérée comme l'expression la plus vivante de la beauté et de Dieu. Parmi les dessins publiés, on retrouve une femme couchée, sans doute Eve, qui contemple un serpent en se bouchant les oreilles; Jésus en croix; plusieurs centaures, qu'on retrouvera plus tard, fréquemment, dans son œuvre picturale; plusieurs danseuses, qui attestent de la passion de Gibran pour cet art (il peindra plus tard Isadora Duncan); un villageois coiffé d'un tarbouche ainsi qu'un autotrait (?), en tarbouche; quelques portraits de femmes et d'hommes (dont Amin Rihani), sachant que Gibran lança à Paris une collection de portraits de personnages célèbres intitulée «Le temple de l'art» et, surtout, à l'encre, une vue de l'Ermitage, le studio de Gibran à New York, avec la tapisserie représentant un Christ aux yeux bridés (exposée actuellement au Musée Gibran, en face du tombeau) et les deux chandeliers. Ce qui frappe aussi dans ce recueil, c'est l'unité entre peinture et écriture, confirmée par la présence de nombreux dessins dans les marges des cahiers noirs de mots, unité qu'on retrouvera d'ailleurs dans *Le Prophète* et



dans d'autres œuvres de Gibran où les illustrations de l'auteur accompagnent et prolongent les textes.

### Une grande variété de textes

À côté des dessins, de très nombreux articles, fragments et aphorismes émaillent *Tourne la page mon garçon* paru dans le cadre de «Beyrouth capitale mondiale du livre». On y trouvera d'abord l'un des rares textes de Gibran écrit en français, en l'occurrence la conjugaison du verbe cueillir, recopiée sur un cahier d'écolier à l'époque où il fréquentait le collège

de La Sagesse. On y lira ensuite des textes qui soulèvent des questions existentielles (*Qui es-tu Gibran? Je suis né il y a quarante ans; La fièvre du printemps est dans mon sang; Ô mon frère; Mon ami; Lorsque j'étais un arbre; Une qualité qui me caractérise; Ô ma chambre; Les tristesses et les joies; Ô mon cœur; L'inconnu...*); certains où il célèbre la musique, l'art, la nature et la beauté (*La musique, mère de la poésie; Ô Art; La nature majestueuse; L'ère de la beauté*) en réfléchissant sur le devenir de la langue arabe (*Vous avez votre langue et j'ai la mienne*); d'autres où, tout en se défendant de faire de la politique, il s'insurge, avec les formules virulentes qu'on lui connaît, contre tout ce qui conditionne ou emprisonne les êtres humains, et particulièrement ses concitoyens, (*Vous vous réveillerez; J'aime les gens rebelles; Les murailles de Jérusalem se sont effondrées; Aux Orientaux; Qui sont ceux qui nous terrorisent; Aux Syriens en Syrie; Ce qui m'attriste et me fait rire...*). Mais ce n'est pas tout: le livre réunit des hymnes à l'amour (*Le temple de l'amour; Le jour de sa naissance. Qu'est-ce que l'amour?*); des textes d'une grande spiritualité sur Jésus et Marie qui annoncent *Jésus fils de l'homme*; deux textes relatifs aux chaînes d'or, l'association qu'il prési-

dera à New York; des cartes postales envoyées à Gibran par Halim Damous et Youssef Torbey; une lettre de l'auteur à son père; une autre à son mentor de Bécharré, Dr Salim Hanna Daher; une troisième à l'écrivain Mikhaïl Naïmeh; deux autres à son cousin et ami d'enfance Nakhlé; deux missives à Marie Yanni; une lettre à June Boulos qui vivait à Port-au-Prince (Haïti); un texte destiné à May Ziadé; un autre à propos de son ami Nassib Arida; sans oublier une série d'aphorismes édifiants à la manière de ceux qui composent *Le sable et l'écume*.

Certes, certains passages paraissent inaboutis ou donnent une impression de déjà-vu (comme la formule «*Honte à une nation dont chaque clan est une nation*»), sans doute ont-ils été ultérieurement réécrits ou repris par l'auteur; d'autres comportent des lacunes que Wahib Keyrouz, conservateur du Musée Gibran, s'est efforcé de combler, remplaçant les mots illisibles ou rectifiant les erreurs de syntaxe en prenant soin de les signaler en bas de page. Mais ces observations ne ternissent pas l'ensemble qui résume fort bien la pensée de Gibran, artiste à la fois révolté et visionnaire.

Sur sa tombe, l'auteur du *Prophète* a souhaité graver cette formule: «*Je suis vivant comme toi... Ferme les yeux et retourne-toi. Tu me verras devant toi.*» En refermant ce recueil d'inédits, force est de reconnaître que Gibran demeure plus vivant que jamais.

ALEXANDRE NAJJAR

Redécouvrez le Patrimoine Libanais avec Nina Jidejian

Des ouvrages qui ne vieillissent pas !

Librairie Orientale

Achrafieh: 01 200875 • Hamra: 01 736524 • Sin el Fil: 01 485793

## Le point de vue de Fadia Kiwan

## Le dialogue des cultures : un lieu vide de sens ?

Depuis que le monde a été secoué par la série des attentats terroristes et que les grandes puissances et leurs alliés se sont tournés vers les guerres comme moyen de lutte anti-terroriste, le débat s'est élargi sur le choc ou le dialogue des civilisations.



© L'Orient-Le Jour

rouche à la liberté qui caractérise les Libanais.

Mais sans pousser plus loin notre énumération, nous devrions d'ores et déjà reconnaître les aspects sombres de ces mêmes propriétés.

- Le sens critique relève plus de la grogne et non de l'autonomie intellectuelle qui génère des opinions libres et des attitudes rationnelles et authentiques qui conduiraient au changement.

- L'adaptabilité excessive qui s'alimente d'un opportunisme, parfois même d'un mercantilisme chez certains et d'un dédain chez d'autres.

- Leur détermination apparaît souvent comme un entêtement aveugle qui ne leur donne pas le temps d'évaluer leurs expériences et d'en tirer bénéfice. Ils tendent ainsi à vouloir « répéter leur histoire » au lieu d'en tirer des leçons pour la faire évoluer.

- Leur liberté se dévoile dans des excès qui rendent malaisée l'entreprise de la construction de l'État de droit. Bien qu'ils se vantent d'être – à tort ou à raison – la seule – ou en tout cas – la première expérience de l'État de droit dans la région, ils n'ont jamais hésité à bafouer les lois pour protéger leurs acquis ou défendre leurs intérêts et se laisser aller à leurs passions et instincts. L'après-guerre qui dure déjà depuis 20 ans nous offre le triste spectacle d'une nette tendance à chercher seulement l'équilibre communautaire dans les scandales, les effractions, les abus et détournements des lois, pour apaiser des esprits animés principalement par la quête de l'équilibre, fut-il dans la déconstruction du projet d'un État de droit.

Il faut reconnaître que l'expérience de la diversité religieuse, culturelle, et même imprégnée de l'ouverture des uns et des autres à la diversité des civilisations, est une valeur ajoutée des Libanais. À cela près qu'il faille la conforter par une ouverture des uns aux autres, parmi les Libanais. En réalité, les Libanais opposent comme argument pour se réclamer du dialogue des civilisations, c'est leur multitude.

## Toutes les manifestations de dialogue tournent jusqu'ici à l'affirmation des différences et... de la bonne volonté.

Or la seule multitude n'atteste rien sinon le chaos et la dégénérescence, autrement, elle devrait être articulée sur un dialogue parmi les multiples – multiples opinions, multiples repères, multiples systèmes de valeurs – pour produire du sens. Le dialogue des civilisations, des cultures, des religions est à ce jour un lieu vide de sens, pour emprunter partiellement l'expression de « lieu vide du pouvoir » à Claude Léfort. Toutes les manifestations de dialogue tournent jusqu'ici à l'affirmation des différences et... de la bonne volonté. Il est même permis de croire que le dialogue lui-même génère des perversions, dont l'affirmation des identités propres – substances a-historiques, résistant à l'expérience et ayant valeur en soi.

ce que les Libanais opposent comme argument pour se réclamer du dialogue des civilisations, c'est leur multitude.

Les Libanais enrichis de leurs multiples expériences ont l'opportunité de se distinguer déjà dans un dialogue qui produirait du sens, un sens qui reflète la fragilité des constructions identitaires, fussent-elles revendiquées par des religions, des cultures ou même des civilisations. Ils pourraient témoigner combien l'expérience humaine interactive est plus importante que toutes ces constructions et qu'elle les dépasse toutes dans sa quête de soi ou même de l'infini.

En effet, histoire de conflit et de consensus, il semble que l'histoire du Liban participe activement au débat international sur le rapport entre les cultures, les religions et les civilisations. Malgré tous les déboires et toutes les déceptions des Libanais, ils possèdent quelques propriétés pré-requis et nécessaires à cette participation active. Quelques-unes de ces propriétés nous paraissent fondamentales et à signaler :

- Le sens critique, en dehors des périodes électorales bien entendu. Il apparaît clairement que les Libanais sont tout à fait lucides et n'hésitent pas à formuler leurs critiques à l'égard des nombreuses malversations observables parmi leurs élites dirigeantes.

- Une capacité d'adaptation, qui a fait ses preuves d'ailleurs dans les années de guerre, lorsqu'on a vu les Libanais s'accommoder de toutes les situations et affronter les contraintes en innovant des solutions et des issues de sortie d'impasse.

- Leur détermination : elle est visible dans toutes les péripéties de leur histoire récente et même plus ancienne, souvent mouvementée mais qui ne leur a jamais fait baisser les bras. Les mobilisations populaires, aussi bien dans l'un que dans l'autre camp, attestent de cette obstination même des Libanais face aux défis et leur disposition à se sacrifier.

- Leur sens aigu de la liberté, malheureusement conçue à l'échelle des groupes, des communautés, et non au niveau de la personne et de ses droits fondamentaux. Mais on peut sans exagération parler de cet attachement fa-

## Au pays enchanté



© Ricardus M. Haber / Terre du Liban

Il arrive encore, grâce à la ténacité de certains, de découvrir les faces sublimes d'un Liban que l'on peut croire de plus en plus perdu.

C'est ce sentiment que procure la lecture des deux premiers ouvrages d'une longue série à venir sur le patrimoine naturel de notre pays sortis récemment chez Terre du Liban : *Enchantement floral du Liban* et *Les orchidées du Liban* de Myma Semaan Haber et du regretté Ricardus M. Haber, tous deux botanistes œuvrant à la protection de la nature.

Ces deux tomes n'offrent pas seulement toute la rigueur scientifique qui sied au sujet mais nous emmènent aussi dans un périple fantastique hors des sentiers balisés. Cette redécouverte des fleurs du Liban est l'occasion de parcourir l'histoire du pays sous plusieurs angles : botanique, médical, archéologique, social, culturel. Chemin faisant, le couple Haber a même eu la chance de découvrir trois variétés de fleurs locales jamais répertoriées auparavant ainsi que de nombreuses orchidées dont on ne connaissait pas la présence sur notre sol.

Les nombreuses planches qui illustrent ces deux ouvrages suffisent à nous faire comprendre l'importance exceptionnelle de notre patrimoine naturel, unique en son genre par certain de ses aspects. À mettre rapidement entre les mains de tous les Libanais afin qu'ils comprennent qu'un espace naturel national préservé a une plus grande valeur qu'une nouvelle villa à la montagne, une carrière, un complexe balnéaire, une autoroute ou une décharge sauvage.

ALEXANDRE MEDAWAR

## L'image du mois

## Agenda

## Exposition de BD

À l'initiative de Rita Moukarzel, une exposition de BD se tiendra le mardi 6 juillet à 18h au Souk Ayyas, dans les Souks de Beyrouth. On pourra y admirer les œuvres des participants aux concours « Peinture sur figurines Schtroumpfs » et « Bandes dessinées des jeunes talents ». L'expo se poursuivra jusqu'au 18 juillet (chaque jour de 10h à 22h).

La 64<sup>e</sup> édition du festival d'Avignon

Le festival d'Avignon se déroulera du 7 au 27 juillet. Parmi les auteurs invités : Olivier Cadiot, Jean Echenoz et Pierre Michon. Pour plus de renseignements : [www.festival-avignon.com](http://www.festival-avignon.com)

## Le festival America à Vincennes

Le festival America se tiendra à Vincennes du 23 au 26 septembre. Il accueillera 64 écrivains anglophones et francophones, dont Bret Easton Ellis, Douglas Kennedy et Colum McCann.

## Actualités

## Adieu à Gebran Tarazi

Peintre et écrivain, Gibran Tarazi vient de nous quitter. Artiste exigeant aux idées audacieuses, cet amoureux de l'Orient nous laisse un roman original, *Le pressoir à olives*, et un album remarquable, *Variations géométriques en 12 séries*, qui présentait 147 de ses tableaux.

## Le prix Michel Zaccour

La Fondation Michel Zaccour vient de lancer le prix Michel Zaccour en hommage au grand journaliste et homme politique. Doté de 10000 USD, ce prix récompensera chaque année le meilleur essai écrit en arabe, en français ou en anglais par un auteur libanais.

## Actu BD

## La biodiversité selon Lagaffe

Paru le 3 juin chez Marsu Productions, cet album réunit plusieurs gags de la fameuse série Gaston Lagaffe autour du thème de la biodiversité et de la défense de la cause animale. Un précédent album, ayant pour thème l'écologie, avait déjà rencontré un franc succès.

## Dans les coulisses des médias

Signé Richelle, Marc-Renier et Raives, *L'idéaliste*, premier volet d'une nouvelle série intitulée *Média*, nous entraîne dans les coulisses de la télévision. Il raconte l'histoire de Manu Courvet qui monte à Paris pour conquérir le monde de l'audiovisuel. Il parvient à rentrer chez RépertoireProd, la boîte de production d'Etienne Chavagne, un animateur vedette de TV1. Le jeune homme propose une émission à Chavagne qui la refuse dans un premier temps pour ensuite la produire lui-même dès le départ de Manu!

## Les aventures de Sarkozix

Le président Nicolas Sarkozy continue d'inspirer les humoristes. Lupano, Guy Delcourt et Bruno Bazile viennent en effet de publier *Tout pour ma Gaule*, le premier volet d'une nouvelle série intitulée *Les aventures de Sarkozix*. Un album désopilant qui caracole en tête des meilleures ventes de BD.

## Le Corbusier revisité

Considéré comme l'un des plus grands architectes du XX<sup>e</sup> siècle, Le Corbusier a imprimé durablement sa marque sur le design, l'architecture et l'urbanisme modernes. Les éditions Dupuis lui rendent hommage à travers un album de bande dessinée documentaire et pédagogique intitulé *Le Corbusier, Architecte parmi les hommes*. Un dossier illustré de nombreux documents photographiques accompagne le récit dessiné, qui revient sur les quinze dernières années de sa vie.

## Théâtre

## Sex-Boxe

## OUBLIE LA VOITURE

Pièce de théâtre d'après trois romans de Rachid el-Daïf.

Présentée par le théâtre al-Madina et Pilot Group 17.

« *Le lit n'est pas un endroit de tendresse et d'amour mais un "ring", un lieu de combat et de lutte.* » Cette idée maîtresse qui sous-tend les dernières œuvres de Rachid el-Daïf, le metteur en scène belgo-marocain Rahim Elâsri l'illustre dans une pièce de théâtre intitulée *Oublie la voiture*, dans laquelle les trois romans de Rachid el-Daïf, *Ok. Goodbye*, *Qu'elle aille au diable Meryl Streep*, et *Fais voir tes jambes Leila*, s'interpellent et s'entrecroisent.

La mise en scène abolit la distance entre acteurs et spectateurs et instaure un espace d'interaction avec le public. Les spectateurs assistent d'abord, dans une salle contiguë à la scène, à un match de boxe entre Rachid et Rachida. Ce match à poings serrés indique le ton et le style du jeu tel qu'il évoluera ultérieurement entre Rachid et les trois personnages féminins. Le spectacle se déroule sur une scène triangulaire qui fait place au public, tout en séparant, dans le même esprit de confrontation, les hommes d'un côté, les femmes d'un autre. Les acteurs sollicitent la salle, suscitant des réactions différentes selon qu'ils s'adressent aux uns ou aux autres. Le rire, remarque Rahim Elâsri, ne se déclenche pas de la même manière chez l'homme et la femme, ni en même temps.

Trois femmes confessent, quitte à mentir quelquefois, dénoncent, s'in-



dignent, évoquent sans inhibition leur vie sexuelle face à un homme dépassé par les métamorphoses au féminin. Voyant sa puissance de mâle s'étioler, Rachid s'impose à force de complexes, se voile la face, tente de défendre ses positions, sans convaincre.

« *Leila est vraiment une fille super, pleine de ressources. Si elle avait été un peu moins libérée, j'aurais pu penser à elle plus sérieusement* », dit-il.

L'attitude de Rachid révèle une peur de la sexualité féminine ressentie comme un danger déstabilisateur. « *Tu ne veux pas qu'elle soit libre? Tu préfères qu'elle soit murée pour être rassuré* », réplique Emma.

Le lit conjugal est, chez Rachid el-Daïf, le lieu de la manifestation d'une crise. La sexualité n'est pourtant pas une sphère isolée; elle véhicule tout le poids de la culture dans une société donnée. Le conflit dans les rapports homme-femme traduit une crise profonde des valeurs où le nouveau s'insurge contre l'ancien, le mouvant contre le fixe.

Cependant, l'éclatement de la vie sexuelle du couple n'est pas réductible à la société libanaise, quand bien

même il s'exprime dans nos sociétés d'une manière propre. La projection d'une séquence du film de Stanley Kubrick *Eyes Wide Shut* atteste de la persistance de certains préjugés longtemps érigés par la société patriarcale en lois universelles afin d'asseoir sa domination. Tant que l'émancipation de la femme est combattue et freinée par l'homme, les relations de couple resteront le lieu d'une confrontation aigrie. Quoi qu'il en soit, ce spectacle vif et provocateur fait fi des tabous et brosse les conflits les plus grinçants avec humour et dérision.

Un tel spectacle n'aurait pu échapper impunément à la vigilance de la censure. Le match opposant sur scène les deux pôles adverses du sexe s'est transformé, le soir du jeudi 17 juin, en un bras de fer entre la troupe Pilot Group 17 et des membres de la Sûreté générale dépêchés au théâtre al-Madina afin d'arrêter la présentation pour atteinte à la pudeur et à la moralité publique. Cette intervention est d'autant plus incompréhensible que les romans de Rachid el-Daïf sont déjà largement connus du lectorat. La Sûreté générale revient sur sa décision non sans exiger de supprimer certaines expressions malvenues et atténuer l'impact des mots indécents, stipulant par exemple de remplacer « *hymen* » par « *intimité* » ou « *jouir* » par « *gicler* »! Modifications cruciales!

La censure a toutefois réussi à faire du théâtre dans le théâtre, jouant à son insu un rôle – et combien révélateur – dans la configuration de la pièce initiale qui dresse l'un contre l'autre tradition et modernité, esprit sclérosé et esprit rebelle à toute forme d'enfermement, non sans ajouter une touche incongrue de comique.

KATIA GHOSN

## Meilleures ventes du mois à la Librairie Antoine et à la Librairie Orientale

Auteur	Titre	Éditions
1 Marc Levy	LE VOLEUR D'OMBRES	Robert Laffont
2 Henri de Wailly	LIBAN, SYRIE, LE MANDAT	Perrin
3 David Khayat	LE VRAI RÉGIME ANTI-CANCER	Odile Jacob
4 Igor et Grichka Bogdanov	LE VISAGE DE DIEU	Grasset
5 Jérôme Kerviel	L'ENGRENAGE, MÉMOIRES D'UN TRADER	Flammarion
6 Douglas Kennedy	AU-DELÀ DES PYRAMIDES	Belfond
7 Catherine Pancol	LES ÉCUREUILS DE CENTRAL PARK SONT TRISTES LE LUNDI	Albin Michel
8 Eric Orsenna	L'ENTREPRISE DES INDES	Stock/Fayard
9 Shan Sa	LA CITHERE NUE	Albin Michel
10 Vladimir Fédorovski	LE ROMAN DE TOLSTOÏ	Rocher

## Francophonie

## Le Salon du livre francophone de Beyrouth

Le Salon du livre francophone de Beyrouth se tiendra du 29 octobre au 7 novembre au BIEL avec la participation de plusieurs auteurs francophones de renom. Considéré comme le 3<sup>e</sup> salon francophone au monde après les salons de Paris et Montréal, il proposera, comme chaque année, invitation d'auteurs, signatures, expositions, café littéraire, conférences, performances et salon de lecture.

## Le président Ghaleb Ghanem reconduit à la tête de l'AHJU-CAF

Le président du Haut conseil de la magistrature Ghaleb Ghanem vient d'être reconduit à la tête de l'Association des hautes juridictions de cassation des pays ayant en partage l'usage du français lors de son assemblée générale qui s'est tenue au Canada du 21 au 23 juin et ce, à l'unanimité des membres de l'association.

Il est cité parmi les écrivains nobélisables et sa renommée a largement dépassé les frontières de l'Europe. Nommé à l'Académie royale espagnole en 2006, Javier Mariàs est l'une des figures majeures de la littérature espagnole actuelle. Le dernier volet de son impressionnante trilogie, *Ton visage demain*, vient de paraître aux éditions Gallimard. Nous l'avons rencontré à Madrid où il vit actuellement.

Fils d'un philosophe emprisonné sous la dictature, Javier Mariàs est né à Madrid en 1951. Les livres furent ses premiers compagnons, et il écrivit alors qu'il était encore adolescent des histoires de vampires que son oncle cinéaste utilisa comme scénario. Durant ses années parisiennes, il squattera d'ailleurs la Cinémathèque, et il en conservera une connaissance approfondie des grands classiques du cinéma et un savoir-faire particulier dans la construction de ses intrigues. Suivront des années anglaises dont il gardera un immense amour de la littérature de ce pays; il traduira un certain nombre d'œuvres majeures, de Stevenson à Conrad, de Thomas Hardy à Laurence Sterne, et sera professeur de littérature comparée à Oxford pendant de nombreuses années.

Aujourd'hui, il est rentré à Madrid et habite Plaza de la Villa, une des rares places de la ville qui garde des traces de son passé médiéval. C'est là que nous l'avons rencontré, dans un lieu envahi par les livres, les dessins et les objets qui lui sont chers. Encore épuisé par les années de travail qu'il a passées sur son triptyque *Ton visage demain*, des milliers de pages patiemment écrites sur une vieille machine à écrire et corrigées à la main, sans l'aide d'un ordinateur, avec pour seule boussole quelques feuillets manuscrits qui lui permettaient de garder le cap de l'intrigue et des personnages. Sollicité de toutes parts à présent que ses livres sont traduits dans une quarantaine de langues et atteignent des tirages vertigineux, il prend quand même le temps, avec une courtoisie très anglaise, de nous recevoir sans hâte et de nous répondre en profondeur.

**On rapproche souvent votre démarche de celle de Proust. Comme dans son œuvre, vos personnages sont non seulement à la recherche d'un temps perdu, mais hantés par leur passé. Vous sentez-vous proche de Proust ?**

Je voudrais bien être proche de Proust. C'est un écrivain que j'admire beaucoup, même si je n'ai pas encore trouvé le temps de lire *La Recherche* dans sa totalité. Je pense qu'on nous rapproche à cause de la longueur de mes phrases, mais Faulkner ou Henry James ont eu aussi recours aux phrases longues. Pour ce qui est de la thématique du passé, je voudrais souligner que mes romans se situent presque tous dans le présent. Leur cadre est toujours très contemporain, ce ne sont jamais des romans historiques. Les événements du passé n'y interviennent que s'ils contiennent à avoir une importance majeure dans notre vie actuelle, pour notre génération, comme la guerre civile espagnole par exemple. Mon propre père, qui a inspiré le personnage du père du narrateur dans *Ton visage demain*, a eu à souffrir de cette guerre dans laquelle il a été engagé comme soldat de la République; cet engagement lui a valu d'être emprisonné et de subir des représailles, et son destin nous a

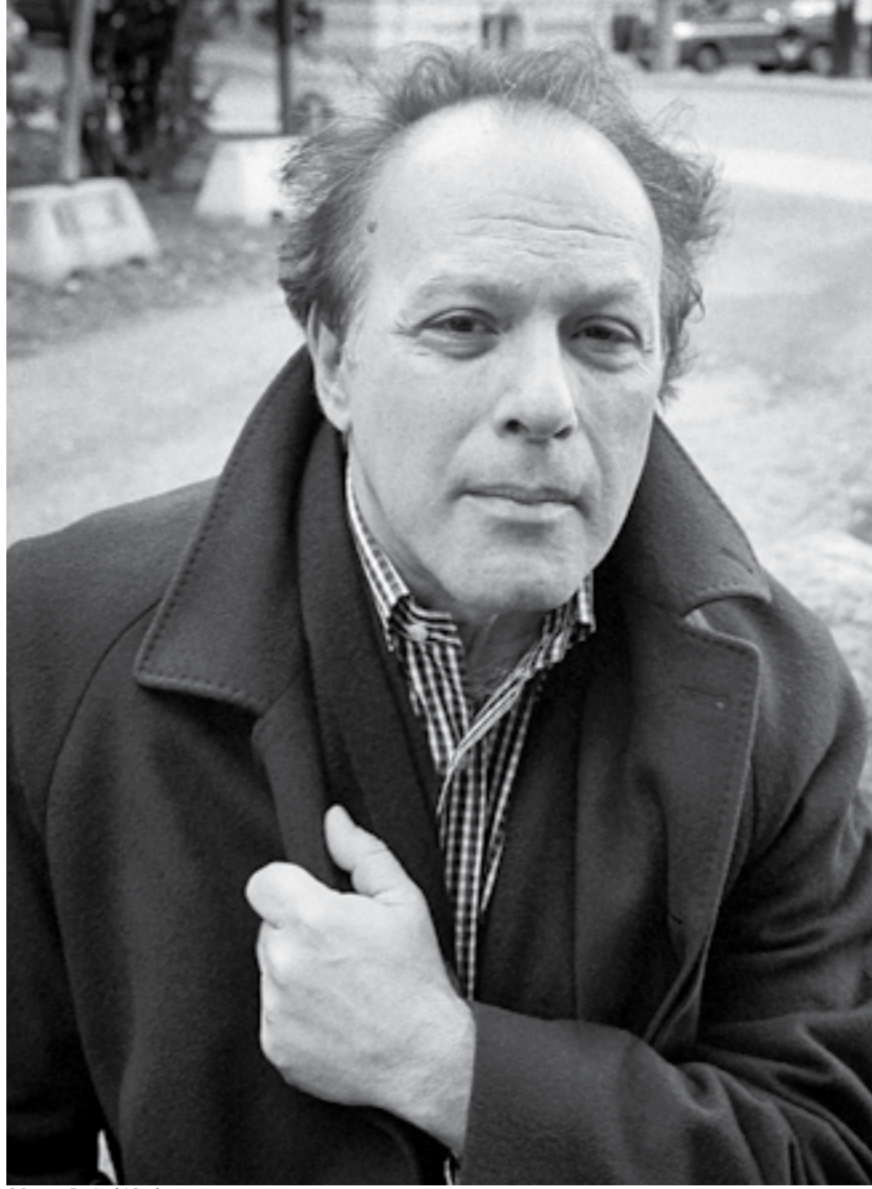
meurtris, moi et tous les membres de ma famille. Donc le passé est présent quand il explique, du moins partiellement, notre présent.

**Néanmoins, ce poids du passé reste important, et vous parlez fréquemment de personnages «hantés» par leurs fantômes, utilisant d'ailleurs le mot en anglais ou en français, car il n'aurait pas d'équivalent en espagnol.**

Une des idées qui sont présentes dans la plupart de mes romans est que les choses qui se sont passées ne sont jamais absolument passées. Dans mon livre *Dans le dos noir du temps*, toute une partie traite de cela. C'est une idée terrible. En Espagne, quand un enfant se fait mal, sa mère lui dit: «*Ya esta, ya paso*». Cette phrase est censée le calmer, puisqu'elle dit que ce qui s'est passé n'est plus, que la chose qui a eu lieu est terminée. Mais c'est un leurre. Rien ne cesse jamais absolument, et le fait qu'une chose soit passée ne l'élimine pas, elle continue à nous faire souffrir. Pendant les bombardements, les populations souffrent. Dès qu'elles cessent, les choses deviennent plus tolérables, mais cela n'élimine pas le fait qu'elles ont bien eu lieu, et le traumatisme peut perdurer longtemps. J'affirme que «*tous les biers palpitent sous la terre*», qu'une souffrance ne cesse jamais absolument, d'où le côté «*haunting*». C'est une question difficile: faut-il oublier? Faut-il se souvenir? Il est parfois nécessaire d'oublier, mais ce que l'on a oublié resurgit toujours.

**Dans cette thématique si inspirante du dos noir du temps, il y a une autre dimension encore, me semble-t-il, celle de la fugacité de la mémoire, de son infidélité fondamentale, car d'énormes portions de temps ne sont pas mémorisées, ou ne sont perçues que de façon très parcillaire.**

Oui en effet, mais on peut aussi y inclure les choses qui n'ont jamais eu lieu. Par exemple, quand nous commençons à parler de nous, il y a un certain nombre d'éléments que nous racontons: ce que nous avons fait, ce que nous avons réussi, un peu comme dans un curriculum vitae. Mais nous consistons aussi en ce que nous n'avons pas fait, pas osé faire. Nos échecs, nos renoncements, les possibilités en nous qui sont restées potentielles, non actualisées, tout cela nous définit aussi, tout cela fait notre histoire autant que nos réalisations ou nos succès. Mais où sont toutes ces choses? Elles appartiennent au dos noir du temps. Je pense par exemple à la mort de mon frère aîné que je n'ai pas connu. Certaines personnes de mon entourage se souviennent de cet enfant, mort à l'âge de 3 ans et demi, qui a eu les mêmes parents que moi, qui a habité dans le même lieu que moi, qui aurait pu être moi. Sa vie hypothétique, à peine ébauchée, appartient elle aussi au dos noir du temps. Le dos noir du temps est donc le territoire des choses non advenues mais dont on a gardé des traces, un souvenir.



© Laurent Denimal / Opale

## Javier Mariàs: littérature et fantômes

**C'est chez Shakespeare que vous avez trouvé ce concept?**

Disons que j'ai emprunté à Shakespeare une image à la fois étrange et magnifique qu'il met dans la bouche de Prospero dans *La Tempête*: «*the dark backward and abyss of time*». Cette image m'a beaucoup inspiré et j'ai développé toute une réflexion à partir de là.

**Et c'est donc parce que nous sommes autant faits de nos réussites que de nos échecs, de ce que nous avons fait que de ce à quoi nous avons renoncé, de nos hésitations et de nos rêveries, qu'il y a, dites-vous, une place pour la fiction dans nos vies?**

Oui, car c'est la fiction qui nous rappelle tout cela, c'est le roman qui souligne que ce qui a été est aussi constitué de ce qui n'a pas été, et que ce qui n'a pas été peut encore être. De là peut-être sa pérennité, contrairement à tout ce qui est si souvent annoncé à propos de la mort du roman. Au bout du temps, Don Quichotte a plus de réalité qu'aucun de ses contemporains historiques de l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle.

**Y a-t-il pour vous, sur le plan d'une «philosophie» de la vie, une quelconque incidence de cette conviction que nous sommes aussi ce que nous n'avons pas su ou pu être?**

Je vais vous donner un exemple très simple. Comme écrivain, on peut dire que j'ai eu de la chance: je suis traduit en 39 langues, je vends beaucoup.

Mais je sais qu'avec les mêmes livres, j'aurais pu vendre beaucoup moins et être beaucoup moins reconnu. Je suis très conscient de ça. À l'intérieur de moi, il y a un écrivain qui n'a pas eu de succès. Ce type-là existe aussi. Cette conviction m'aide à avoir la sensation du hasard, à relativiser. Je reste donc un écrivain insécurisé. Chaque fois que je commence un livre, je ressens la même incertitude. Je sais que le mérite ne nous appartient pas complètement, et cette conscience crée une tension nécessaire à l'écriture.

**L'autre point de rapprochement possible entre vous et Proust, c'est votre attention pointue à tous les mouvements intérieurs de la conscience humaine. On a parlé de votre écriture comme d'un sismographe qui enregistre avec précision toutes les secousses de l'âme.**

Je ne dirais pas les choses comme ça. Il y a dans mes romans beaucoup de digressions, beaucoup de réflexions. J'en ai conscience, mais ce ne sont pas des essais déguisés. Je n'oublie jamais que je construis une intrigue, des personnages, des dialogues. Mais en même temps, en tant que lecteur, j'aime les livres qui résonnent en moi au-delà des événements racontés, qui construisent une atmosphère, qui me laissent avec des réflexions. On oublie facilement les événements qui font la trame d'un roman. Ce qui nous en reste, c'est l'écho en nous des questions qu'il soulève. J'essaie donc d'écrire sur les sujets qui me préoccupent dans ma vie: la fonction du secret, le doute, le mariage

comme institution narrative dans *Un cœur si blanc*; la tromperie, la mort, la différence entre les morts et les vivants dans *Demain dans la bataille*. Dans *Ton visage demain*, j'aborde la lâcheté et la trahison.

**Le thème de la trahison et de la tromperie occupe d'ailleurs une large place dans plusieurs de vos romans. On y voit des hommes politiques prononcer des discours qu'ils n'ont pas écrits, des scénaristes signer des scénarios auxquels ils n'ont pas participé et même des interprètes traduire des interventions totalement inventées.**

Tromperie et trahison font partie intégrante du fonctionnement social, et même de notre essence. Nous ne devrions pas les considérer comme des exceptions, des accidents; nous devrions y être habitués, politiquement, socialement et bien sûr personnellement. Néanmoins, nous ne cessons d'en souffrir.

**Abordons à présent la thématique complexe de la narration. Les histoires, dites-vous, une fois racontées, appartiennent à tout le monde. On les répète, on les détourne, rien ne se raconte deux fois de la même manière, y compris par la même personne. Mais vous dites aussi que le monde dépend de ses narrateurs.**

Mon discours d'entrée à l'Académie espagnole portait là-dessus, sur la difficulté de raconter. Raconter quelque chose qui s'est réellement passé est presque une tâche impossible. Un témoin est une chimère. Quand on a été témoin d'un incident, on ne peut raconter que ce que l'on a vu; or on a vu peu, pendant un temps limité et d'un seul point de vue. Notre récit restera partiel et contestable. D'où l'importance de la fiction. Car on a besoin de pouvoir raconter quelque chose avec un début et une fin, sans que personne ne puisse contester la véracité de notre récit, quelque chose que personne ne pourra nier ni rectifier; et cela n'est possible que dans la fiction. Car les mots flottent et, en dehors de la fiction, on perd l'autorité sur son récit. Dans *Demain dans la bataille*, le narrateur est témoin d'une mort; il considère que cette femme est sa morte, puisqu'il est le dernier à l'avoir vue vivante. Il essaie de faire le récit de cette mort à un ami et il s'aperçoit vite que son ami ne peut accepter la gravité de ce qu'il veut lui raconter. Il modifie alors son ton et son vocabulaire pour en faire une anecdote amusante. Finalement, le matériel narratif utilisé par Shakespeare est le même que celui des romans-photos. Il dépend donc du narrateur qu'un événement devienne, à travers le récit, quelque chose de grave ou de superficiel, de tragique ou de parfaitement banal. C'est en cela que le monde dépend de ses narrateurs.

**Vous avez écrit de nombreux romans, mais vous avez également traduit beaucoup de grands écrivains. Pourquoi traduisez-vous? Quel type de plaisir cela vous apporte, que vous ne trouvez pas dans l'écriture?**

J'ai surtout traduit quand j'étais plus jeune, et beaucoup moins depuis quelques années. Cela dit, la traduction est une extraordinaire école d'écriture. À qui veut devenir écrivain, je conseille

de traduire de grands auteurs. Réécrire de façon acceptable Joseph Conrad ou Laurence Sterne dans une autre langue, c'est déjà faire un travail considérable, c'est parcourir une partie du chemin. Reste, après ce travail sur la langue, le travail de l'imagination et de la construction.

**Vous avez écrit des lignes assez sarcastiques sur la question de l'engagement des écrivains. Avez-vous toujours une position très critique sur ce sujet?**

Un écrivain est aussi un citoyen. Toutes les semaines, j'écris dans des journaux, je prends position publiquement sur certains sujets. Je le fais à la première personne et en mon nom propre, donc je prends des risques et je me fais des ennemis. Mais je ne surestime pas l'incidence de ces prises de position. Et je trouve que certains écrivains se donnent trop d'importance. Quand Zola ou Dickens s'engageaient publiquement, leur comportement avait un caractère tout à fait exceptionnel compte tenu de l'époque. Mais aujourd'hui, les interventions d'écrivains sont continuelles et donc inefficaces. Elles n'apportent plus rien, on ne les écoute plus, les politiques ne leur accordent aucune importance. Il me semble que les écrivains font leur propre promotion à travers ces prises de parole.

**Faisons peut-être en parlant de ce que vous nommez «la pensée littéraire», différente de la pensée scientifique ou de la pensée philosophique.**

Il faut d'abord préciser qu'il ne s'agit pas de penser la littérature, mais de penser littérairement sur n'importe quel sujet. Penser littérairement comporte deux avantages: le premier est qu'on peut se contredire, que deux choses apparemment contradictoires peuvent être vraies simultanément. Le deuxième est qu'on n'a pas besoin d'argumenter pour que le lecteur reconnaisse la vérité d'un propos; il ressent les choses à la façon d'un éclair, d'une illumination; c'est souvent le cas quand on lit de la poésie, mais aussi avec certains romans. D'où l'idée qu'à la différence des autres pensées qui sont des formes de connaissance, la pensée littéraire est plutôt une forme de reconnaissance.

Propos recueillis par  
GEORGIA MAKHLOUF

Sélection d'ouvrages de José Mariàs  
**L'HOMME SENTIMENTAL (EL HOMBRE SENTIMENTAL)**, éd. Rivages, 1988.

**LE ROMAN D'OXFORD (TODAS LAS ALMAS)**, éd. Rivages, 1989.

**CE QUE DIT LE MAJORDOME (MIENTRAS ELLAS DUERMEN)**, éd. Rivages, 1991.

**UN CŒUR SI BLANC (CORAZÓN TAN BLANCO)**, éd. Rivages, 1993.

**DEMAIN DANS LA BATAILLE, PENSE À MOI (MAÑANA EN LA BATALLA PIENSA EN MÍ)**, éd. Rivages, 1996.

**QUAND J'ÉTAIS MORTEL (CUANDO FUI MORTAL)**, éd. Rivages, 1998.

**DANS LE DOS NOIR DU TEMPS (NEGRA ESPALDA DEL TIEMPO)**, éd. Rivages, 2000.

## Nouvelles

# Dire sa vie, sa ville et son pays

**DÉ-COUVERTES** de Mona Moukarzel, *Dergham*, 212 p.

Une fois de plus, avec *Dé-couvertes*, Mona Moukarzel nous conquiert par la puissance évocatrice de ses récits où la pirouette – du langage et celle de la pensée – est constamment à l'œuvre dans les thèmes de l'amour, de la mort et du destin. Dès la couverture, le titre nous interpelle par cette césure qui scinde le mot. Le lecteur entrevoit alors qu'il est assurément appelé à une lecture faite de «découvertes», mais aussi que sa lecture sera menée comme une «dé-couverte», un dé-voilement où l'on ôte ce qui couvre et qui voile à la fois le monde et le sens. Nous entrons dans *Dé-couvertes* par le préambule: l'auteur y apostrophe l'écriture pour la conjurer de livrer ses secrets: «*Crie ta vérité*», et c'est l'écri-

ture qui sera le véritable sujet des nouvelles à venir: «*Petite bête, petite bête, avance tes jolies pattes et gratte ce monticule qui s'offre à toi*.» Tout au long de ce recueil, le lecteur le plus exigeant est inévitablement séduit par la nouveauté du ton. Il ne boudé pas son plaisir face aux inventions verbales les plus foisonnantes: jeux sur les mots, acrobaties syntaxiques, virtuoses, et clinis d'œil littéraires sont déjà la signature de Mona Moukarzel pour qui le plaisir le plus évident est de manipuler la langue et même de la malmener pour lui donner une forme neuve et entièrement originale. Ce qui nous frappe si fort aussi, à la lecture de ces textes d'inspiration si diverse, c'est le charme profond de ces histoires qui tracent, croquent et dessinent à grands traits des vies entières et des destins. *Dé-couvertes* nous mène ainsi sur le chemin des légendes oubliées, des

mythes fondateurs et aussi d'existences individuelles érigées en destins fabuleux.

Mythe fondateur de la création de l'homme d'abord, avec Adon et Anabelle retraçant, à l'aide de Sire Serpent, «*l'épopée de l'humanité*»: c'est ainsi que dans la nouvelle *Le Cri on «dé-couvre*» de nouvelles perspectives, le lecteur se pose alors comme décrypteur et découvreur de sens: «*Seuls l'histoire et votre propre témoignage, cher lecteur, nous le diront*.» Mythologies orientales et légendes anciennes sont ainsi ressuscitées: *Tour du Silence* présente à «*Yazd dans*



la vieille Perse» les rituels ancestraux et primitifs d'accompagnement du mort... *Seins Grenadine* relate un hymne à l'amour absolu. Et de cet Orient terrible et chatoyant émergent des existences grandioses: celle de la Sitt, «*cette grande dame qui avait quitté son Angleterre pour traverser Constantinople, Laodicée, Jérusalem, Baalbeck et d'autres terres*». Une géographie fabuleuse défile alors, encadrant comme un écrivain le caractère exceptionnel de Lady S. et tirant définitivement «*la grande dame*» loin de la «*petite histoire*». Au centre du recueil, un homme est rendu à des femmes différentes,

aux vies tumultueuses, toutes figures de légende et qui incarnèrent l'amour et la force du destin. Maria Callas, Oum Koulthoum, Joséphine Baker, associées au chant désespéré, le plus beau, qui sublime leurs amours et leurs destinées. Sarah Bernhard, Lola Montès, Coco Chanel, immortalisées par leur art et par leur capacité à défier le monde puis à le bouleverser. Isadora Duncan, étranglée par sa propre écharpe, Mata Hari l'indéchiffrable dont le corps, après avoir su éveiller et propulser les rêves les plus fous, finira, déchu, sur une table de dissection...

Mais ce qui nous retient surtout, c'est la manière dont se donne à lire, à travers ces feuillets et en filigrane, l'itinéraire personnel de l'auteur. Nous pensons notamment à cette dernière page «*Ya Beyrouth!*» où se délivre de façon su-

bliminale et entre les zébrures des mots scandés follement, une affirmation d'appartenance pleine et entière à la ville, plus qu'à n'importe quel autre amour. «*C'est pour Beyrouth ses prunelles son histoire l'écho de son écume que je suis là que je ne suis pas partie que je ne l'ai pas suivi*.»

Le credo final est définitif et poignant comme un vœu et un renoncement: «*Beyrouth est ma patrie mon parti mon pari*.» Mots de la fin, dernière ligne de la dernière page pour signer l'engagement d'une vie et celle de Mona Moukarzel à dire sa ville et son pays à travers toutes les légendes du monde et construire ainsi une mythologie personnelle, tissée en mosaïque subtile avec toutes les autres.après

NADINE NASSAN

Bruno Doucey ne rend pas facilement les armes. Après la suspension des éditions Seghers qu'il a dirigées pendant plusieurs années, il fonde en 2010 une maison d'édition qui porte son nom, décidé à persister librement en poésie.

**LE BALAYEUR DU DÉSERT** de Salah al-Hamdani, éditions Bruno Doucey, 2010, 112 p.

**CETTE GUÊPE ME REGARDE DE TRAVERS** d'Oscar Mandel, éditions Bruno Doucey, 2010, 112 p.

**DES POINGS CHAUFFÉS À BLANC** de James Noël, éditions Bruno Doucey, 2010, 96 p.

Les éditions Seghers sont nées des valeurs de la Résistance, à la fin de la Seconde Guerre. Pierre Seghers, poète appelé au front, fonde en 1939 une revue: *Poètes Casqués*. La prise de conscience s'effectue dans une caserne du sud de la France: Seghers réalise que la mobilisation et l'engagement des poètes sont plus que jamais nécessaires. Les textes publiés dans sa revue viennent d'horizons

## Maison nouvelle pour les Poésies du monde

multiples et sont marqués au sceau du combat: poètes au front, poètes déserteurs, poètes déportés, poètes tombés comme Garcia Lorca à Grenade... Seghers donne leurs mots à lire. Les éditions Seghers entameront officiellement leur activité quatre ans après la fin de la guerre de 39. Ainsi, depuis le temps des *Poètes Casqués*, poésie et politique sont liées chez Seghers. Bruno Doucey s'est particulièrement voué à conserver la vitalité de ce lien et avec lui la mémoire de Pierre Seghers, éditeur et poète. Il publiera au prochain automne, et pour la première fois en un même volume, l'intégrale des poèmes de P. Seghers: *Comme une main qui se referme (Poèmes de la Résistance - 1939-1945)*. C'est cette veine d'indépendance et d'autonomie de la politique éditoriale qui fonde, suite à la mise en hibernation forcée des éditions Seghers, l'origine et le tempérament des nouvelles éditions Bruno Doucey.

*Mère! Je n'ai jamais dit que je partirai / C'est l'exil qui est remonté à la nage jusqu'à ma gorge*

Salah al-Hamdani

Fort de sa longue expérience de professeur de lettres, Bruno Doucey a cultivé la passion de transmettre et de partager.



© Mireille Seac

Il est l'auteur d'une œuvre riche et subtile qui comprend poésie, critiques, essais, anthologies, récits, voyages, ainsi que des ouvrages pédagogiques destinés aux jeunes. Son regard a soif de paysages, sa sensibilité est imbibée de musique et d'ailleurs; et c'est de tout cela que son attention d'éditeur s'abreuve. Il n'a de cesse de garder palpitantes les écritures fondatrices tout en effectuant des lectures de défricheur. De ce fait, la maison d'édition qu'il a récemment fondée est gardienne de mémoire.

*Toutes les îles du monde/ rassemblées côte à côte/ forment une plaque tectonique/ plus vaste que la terre entière*

James Noël

Éditeur, Bruno Doucey veut repousser la ligne d'horizon et ouvrir les portes de sa maison aux poésies du monde. À l'heure où le débat sur l'identité nationale et les désillusions sportives divisent les Français, Doucey maintient son choix de la diversité et revendique

## Au cœur d'Etel Adnan, un pays au grand cœur

La parution d'un nouvel ouvrage d'Etel Adnan est toujours un grand bonheur! *Au cœur du cœur d'un autre pays*, publié en même temps que la courageuse réédition de *Sitt Marie-Rose*, éclaire la vie de l'un des plus grands poètes libanais contemporains.

**AU CŒUR DU CŒUR D'UN AUTRE PAYS** d'Etel Adnan, Tamyras.

**SITT MARIE-ROSE** d'Etel Adnan, Tamyras.

appelant quelque peu les *Notes sur le tissage* parues en 1972 dans les *Cahiers de l'Oronite* (revue littéraire qui n'a pas survécu à la guerre), ces textes appelés nouvelles par l'auteur mais plus proches du journal intime ont une géographie et une histoire tout à fait singulières.

Tout d'abord, les lieux: quelle est l'étendue géographique couverte par ces textes aux accents autobiographiques?

De Beyrouth à San Francisco, du Sannine à la grande fenêtre qui s'ouvre sur le mont Tamalpais où « *ses doigts cherchent Smyrne sur une ancienne carte de l'Anatolie* », de Bassimeh près de Damas où « *des enfants vendaient de grands sacs de papier pleins de petites pommes* » jusqu'à Sausalito, en Californie, en passant par Paris et Salzbourg où elle « *transcende le savoir ordinaire* » en assistant à une éclipse totale du soleil, à Saïda aux quinze kilomètres de dédales, au Caire où elle se trouve dans la grande rivière humaine qui se rend à l'enterrement de Oum Kalsoum, cette femme arabe, ce poète « *dont le centre n'est pas dans le système solaire* » a fait de sa peau un espace planétaire et de sa conscience planétaire une blessure béante que seule la

poésie colmate.

Ensuite, le temps: quelle est l'étendue temporelle de ces textes?

En 1972, Adnan rentre au pays après dix-sept ans d'un exil qu'elle avait cru définitif. Un an auparavant, précise-t-elle dans l'introduction, elle choisissait à la librairie City Lights de San Francisco, le recueil de William Gass intitulé *In the Heart of the Heart of the Country* qui l'a fortement impressionnée par sa composition comme une suite de paragraphes avec des titres récurrents. Etel Adnan rédige alors sur ce modèle son retour à Beyrouth. Voici les titres qu'elle choisit: lieu, le temps qu'il fait, ma maison, une personne, fils métalliques, église, la politique, les gens, données vitales, éducation, business, ma maison ce lieu ce corps, la même personne, ma maison mon chat ma compagnie, maison respiration et fenêtre, une autre personne, pommes du jardin.

Ces mêmes titres, elle les reprendra méthodiquement dans quatre autres nouvelles: *Vingt-cinq ans plus tard*

puis *Plus tard* jusqu'au *Temps présent* et *Temps, désir et brouillard*. Ces textes se lisent évidemment de manière verticale, séquentielle, comme ils sont disposés au fil des pages, mais ils autorisent également une lecture horizontale, dynamique, qui révélerait le développement, la modulation d'un même thème à travers les années. Le lecteur choisirait par exemple de suivre de 1972 à nos jours le déroulement de la notion d'éducation (« *On enseigne aux enfants que les petits garçons sont supérieurs aux petites filles* ») ou de politique (« *Un homme et une femme, ensemble, forment déjà un état* ») ou de l'histoire (« *Lorsqu'en 1874 J.F. Glidden prit deux fils de fer et les tordit ensemble, il inventa le fil barbelé, emblème de notre civilisation* »). Au cours de l'une des nouvelles, l'auteur évoque la figure de Lawrence d'Arabie.

Enfin, l'ouvrage est clos par un texte extrêmement déchirant écrit au moment de l'invasion de l'Irak par les troupes américaines.

*Au cœur du cœur d'un autre pays* est

« *une langue française ne possédant ni cadastre ni titre de propriété* ». Il fait une place de choix aux femmes et hommes, auteurs étrangers ayant élu le français pour langue d'expression. Ce premier cru nous présente des poètes venus de France évidemment, mais aussi des poètes originaires des États-Unis, d'Irak, du Canada, d'Haïti: citons Oscar Mandel, Salah al-Hamdani, Margaret Atwood, James Noël... La démarche est soucieuse de soutenir, à côté des poètes confirmés, les jeunes plumes et les premiers recueils. Au Marché de la poésie qui a eu lieu fin juin 2010 à Paris, ces recueils ont suscité un engouement et un intérêt poussés chez les lecteurs, réalisant de ces éclatantes réussites de plus en plus rares chez les éditeurs de poésie. Les ouvrages à paraître mettront le cap sur de nouvelles destinations littéraires: puissent les éditions Bruno Doucey, ivres d'altérité, élire encore des terres d'écriture dont la singularité égale l'ardeur de leur engagement éditorial.

*Quelque chose comme un poème/ coule de mon vieux robinet./ tout fermé, tout rouillé qu'il est*

Oscar Mandel

RITTA BADDOURA

## Poème d'ici



D.R.

L'attaque israélienne contre la flottille qui transportait des vivres pour Gaza a ému le monde entier, dont l'écrivain suédois Henning Mankell qui se trouvait à bord d'un des navires. Poète et journaliste libanais, Fady Noun est l'auteur d'un poème émouvant (2008) sur cette terre qui n'en finit pas de souffrir.

### Gaza

*Le canon s'est tu, nous respignons,*

*Nos douleurs, comme des ballons,*

*Voltigent devant nos pas.*

*Nous les envoyons agir, déminer le terrain.*

*Nos douleurs, dans la nuit,*

*Où nous avançons à tâtons.*

*Que ferons-nous demain ?*

*Où irons-nous porter ces enfants disloqués,*

*Ces enfants aux yeux soudés – qui pardonneront,*

*Quand nous n'aurons pas pardonné ?*

*Gaza meurt Jérusalem, étrangère à ta paix !*

*Jérusalem, Jérusalem, est-ce toi qui pris l'épée ?*

ANTOINE BOULAD

*Ballons de douleur,*

*Voltigez devant nous,*

*Faites bien vos choix, voyez à qui,*

*Nous sourirons de nouveau.*

*Dans la nuit aux geysers de mort, de lumière,*

*Voyez s'il y a, à consoler, une mère.*

*Et s'il y a, effondré sur les ruines de sa vie,*

*Un homme qui n'a plus de morts à pleurer.*

\* \* \* \* \*

*Étendards de la vie, flottes sur ces ruines.*

*Faites comprendre au monde sa défaite.*

*Faites-lui savoir son déshonneur.*

*Sur Gaza flottent des ballons de nos douleurs*

*Tranquillement, au vent des orangeries.*

*Au vent odorant de Gaza, nos douleurs d'hommes libres.*

JABBOUR DOUAHAY

## Le clin d'œil de Nada Nassar-Chaoul

### Gaston y a l' téléphone...

C'était un gros objet en bakélite noire posé sur le guéridon de l'entrée au-dessus d'un napperon brodé et flanqué d'un énorme annuaire. Cela servait à chercher le numéro du garçon dont on était amoureuse et, avec des frissons de peur dans le dos, à l'appeler pour le plaisir puéril d'entendre sa voix et de refermer l'appareil aussitôt. D'autres fois, c'était sa mère, une mi-jaurée à la voix traînante, qui répondait. Terrorisant, d'autant plus qu'avec sa « *bedroom voice* », on avait toujours l'impression qu'elle attendait le coup de fil d'un amant pour un rendez-vous galant et que nos niaiseries d'adolescente l'agaçaient.

Plus tard, c'est à côté de cet appareil fidèle comme un toutou et dont les numéros tourmentés chantonnaient gaiement qu'on attendait le coup de fil libérateur de notre fiancé annonçant qu'il passait nous prendre pour une sortie disco. Car le MLF n'ayant pas encore cours dans notre Achrafieh natal, il était hors de question de l'appeler nous-mêmes. D'ailleurs maman nous avait bien prévenu: une fille qui appelle un homme est une fille perdue qui finirait inmanquablement sans mari.

Durant les années de guerre, le téléphone, hypercapricieux, rendait bien des services. Prétendant, en bon franbanais, que la ligne « *n'accrochait pas* », on pouvait ainsi éviter les jérémiades quotidiennes d'une tante hargneuse, les pointes acides de la fausse copine jalouse et les questions incessantes d'un oncle taquin qui ne cessait de nous demander si le fiancé « *s'était enfin déclaré* ».

L'héritier du bon gros appareil noir, ledit

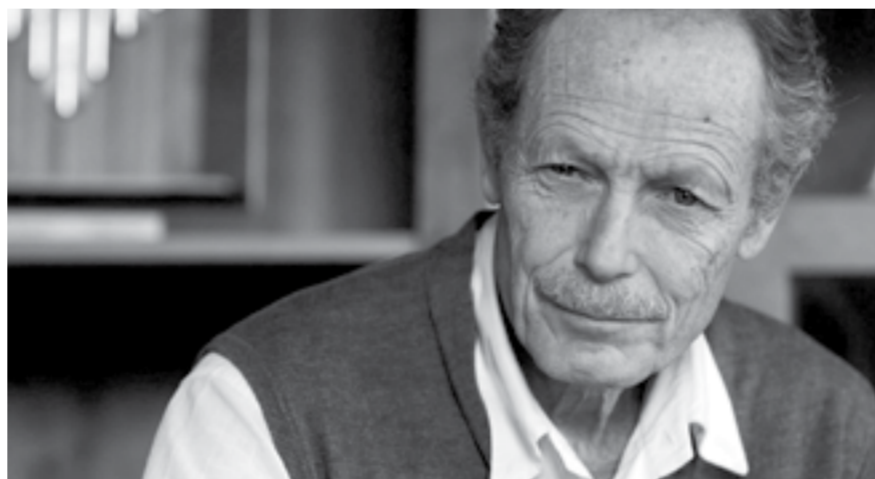
« *handy* », s'est révélé bien moins fiable, crachotant et grésillant effroyablement dès qu'on s'éloignait de quelques centimètres de sa base. Sans compter que la touche « *reply* » pouvait se révéler, à l'occasion, indiscrète. Quant aux plus chanceux, ils disposaient, eux, de téléphones de voiture, révélés par la présence d'une forêt d'antennes sur leur véhicule, un signe ostentatoire de richesse très *eighties*, généralement réservé aux chefs de guerre, miliciens, hommes d'affaires glauques et mafieux de tous genres.

On pensait que l'avènement du téléphone dit « *cellulaire* » marquerait une certaine démocratisation de l'appel mobile à distance. C'est qu'au départ, il s'agissait d'un appareil normal servant essentiellement à téléphoner, muni de grosses touches numérotées très pratiques. C'était sans compter avec les idées diaboliques de fabricants asiatiques ingénieurs, amateurs d'« *options* » que les vendeurs de portables nous détaillent complaisamment et qu'on n'a pas la force d'âme de refuser. C'est ainsi qu'on se retrouve avec un appareil extraplât – la fièvre du « *diet* » ayant atteint même les portables – qui berce, réveille, parle, écrit, photographie et va même jusqu'à chanter. Copain-copain quoi. Et qu'au milieu d'une réunion hypersérieuse à la fac consacrée à « *la mutualisation des acquis juridiques fondamentaux au regard des technologies de pointe* », la voix stridente de Najwa Karam lançant son célèbre « *mawal* » jaillit soudain, déclenchant la stupéfaction courroucée de profs exclusivement francophones.

On a beau fouiller fébrilement dans son sac, on ne le retrouve pas, le bijou de technologie.

## Roman

### Le bonheur est une embuscade



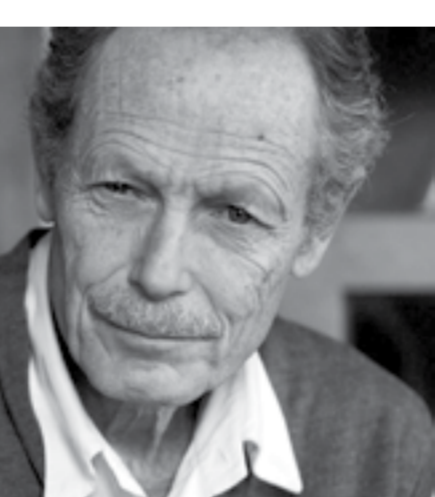
D.R.

**LE JOUR AVANT LE BONHEUR** d'Erri de Luca, traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, 2010, 140 p.

Erri de Luca aime sa ville et la traite de tous les noms. « *La nuit, la ville est une poche retournée* », écrit-il dans son dernier roman *Le jour avant le bonheur*. Ici, tout comme dans la majorité de ses récits, il ajoute « *une strate* » à son exploration romanesque de la ville de son enfance, et il ne s'en cache pas: « *Mes romans se ressemblent, parce que le personnage principal en est la ville de Naples. Tous les autres protagonistes sont des fourmis, installés sur les pentes du volcan* ». Il aime les livres aussi: son lit d'enfant n'était-il pas installé au milieu d'une pièce tapissée de romans et d'essais sur la Seconde Guerre mondiale? Il a du mal à s'en séparer: « *Le vide devant un mur laissé par une bibliothèque vendue est le plus profond que je connaisse* ». Et puis il y a les femmes, l'amour qui rythme la vie: « *Le temps était une lettre qui s'est refermée par*

## Roman

### Le bonheur est une embuscade



un baiser... » Erri de Luca ne se prive pas ainsi de conclure en métaphore les grands moments de son récit.

Après *Montedidio* et le parcours initiatique d'un garçon des rues, le voici qui donne la parole à un narrateur qui ressemblerait fort à un frère aîné du premier. Orphelin, il vit dans un réduit et se fait adopter d'abord par une bonne femme pour tomber ensuite sous le patronage généreux de don Gaetano, concierge de son état et ancien résistant au pouvoir fasciste et doué de lire dans la pensée des autres. Entre la lecture d'un livre emprunté au libraire du quartier et une visite chez une veuve en manque d'amour et habitant à l'étage, il passe son temps dans la loge, jouant aux cartes avec don Gaetano et perdant toujours, écoutant l'histoire du juif que le concierge avait caché dans un trou de l'immeuble et qui parlait du « *jour avant le bonheur* », recevant un comte qui se ruinait au jeu ou rappelant le soulèvement de Naples contre les Allemands

et l'héroïsme des petites gens: « *Quand ils deviennent un peuple, les gens sont impressionnants* ». Il y a aussi Anna. Aperçue furtivement dans une fenêtre de l'immeuble, elle laisse à l'adolescent un souvenir ineffaçable qui resurgit aussi intense avec son apparition inopinée dans la loge du concierge. Un épisode d'amour fou conduira la narrateur à une confrontation au couteau (qui lui a été remis par le même don Gaetano) avec le prétendant d'Anna. Le duel fera de lui un homme et l'obligera à l'exil en Argentine, un peu sur les traces d'un père dont le drame ne lui sera conté que le jour où il atteindra l'âge de dix-huit ans.

Cet apprentissage à la vie d'homme se résout dans un éloge de la citoyenneté dans la bouche de celui qui n'a, en fin de compte, de parents que Naples: « *Je n'étais pas le fils d'un immeuble, mais d'une ville. Je n'étais pas un orphelin de père et de mère, mais le membre d'un peuple. Je me suis levé de ma chaise grand...* » Hommage aussi à son initiateur, le concierge grand connaisseur des hommes et protecteur des destinées: « *Il m'avait transmis une apparence* ». Pourtant, la formation a un prix, la séparation: « *La ville qui m'avait enseigné, je la perdais, don Gaetano, Anna, les livres de don Raimondo. Je dois l'apprendre et je dois te perdre...* » Le roman finira par un véritable rite de passage sur le thème de l'évanescence du bonheur qu'Erri de Luca exprime bien solennellement: « *Le bonheur est toujours une embuscade. On est pris par surprise. Le jour d'avant est donc le meilleur...* »

JABBOUR DOUAHAY

« **C**e que je sais de plus sur la morale et les obligations de l'homme, c'est au football que je le dois. » L'auteur de cette citation n'est ni Platini ni Cristiano Ronaldo, mais... Albert Camus qui fut un passionné de football et pratiqua ce sport pendant son enfance à Alger, au sein du Racing Universitaire Algérois dont il fut le gardien de but: la photo de couverture de son roman posthume *Le dernier homme* le montre accroupi, coiffé d'un béret, au milieu de ses coéquipiers!

**Homère, Shakespeare, Sartre et les autres**

Camus n'est pas un cas isolé. Pour Jean Giraudoux, « *L'équipe donne à la balle le moteur de onze malices et onze imaginations* »; pour André Maurois, « *une belle partie, c'est de l'intelligence en mouvement. Bien plus, c'est de l'intelligence incarnée* ». Plus énigmatique, Jean-Paul Sartre affirme: « *Au football, tout est compliqué par la présence de l'équipe adverse*. » Plus poétique, Henry de Montherlant a composé une ode à la gloire de « *Lailier* »:

« *Il a conquis le ballon et seul, sans se presser, il descend vers le but adverse. Ô majesté légère, comme s'il courait dans l'ombre d'un dieu!... Et ses pieds sont intelligents, et ses genoux sont intelligents. Magnifique est la gravité dure de ce jeune visage...* »

Dans la foulée, plusieurs autres écrivains ont consacré des textes au ballon rond ou pris le monde du football pour décor: Drieu la Rochelle, Paul Vialar, Denis de Rougemont, Rachid Boudjedra (*Le vainqueur de coupe* chez Folio), Antoine Blondin, Christophe Donner

# Les écrivains et le foot

À l'heure où le Liban tout entier, comme le reste de la planète, suit avec passion – ou hystérie – la Coupe du monde de football, *L'Orient Littéraire* s'est penché sur les rapports entre ballon rond et littérature. Qui sont les auteurs mordus de foot? Et pourquoi ce sport les fascine-t-il autant?

(auteur chez Grasset d'un roman sur son oncle, l'arbitre Joël Quinon), Peter Handke (*L'angoisse du gardien de but au moment du penalty*, chez Folio), François Bégaudeau (*Jouer juste* chez Verticales, 2003), Blaise Cendrars, Vladimir Nabokov, Rainer Maria Rilke, Léon-Paul Fargue, John King (*Football factory*, Seuil 2006), sans oublier le Britannique Nick Hornby, fervent supporter d'Arsenal et auteur du fameux *Fever Pitch* (Carton jaune, Plon, 1998 et en poche chez 10/18) qui déclare sans ambages: « *I fell in love with football as I was later to fall in love with women: suddenly, inexplicably, uncritically, giving no thought to the pain or disruption it would bring with it.* » Seuls Umberto Eco, George Orwell et Frédéric Dard, cités par Patrick Delbourg et Benoît Heimermann dans *Plume et crampons, Football et littérature* (La Table ronde, coll. La Petite Vermillon, 2006), ont proclamé haut et fort leur haine de ce sport, considéré comme un autre « *moyen de faire la guerre* » au milieu de « *ruissements de spectateurs en furie* »...

Ce phénomène n'est pas nouveau: dans *L'Odyssée* (Chants VI et VIII), Homère atteste que les Phéaciens jouaient à la balle. Le poète Ronsard lui-même pratiquait la « soule », une balle remplie de foin ou de son. « *Et bondir par les près l'enflure des ballons* », lit-on dans l'un de ses poèmes. Aussi la Grande-Bretagne médiévale où les jeux de balle étaient fréquents mais mal vus en rai-



son de leur brutalité a-t-elle inspiré à Shakespeare ce vers tiré du *Roi Lear*: « *You, base football player!* » (« *Toi, vil footballeur!* »)

**Fous de foot**

Comment expliquer l'engouement de ces hommes de lettres pour un sport en apparence ringard ou barbare, qui met en scène vingt-deux joueurs en petite tenue qui gambadent sur la pelouse pour se disputer un misérable ballon? Le football est à l'image de la vie. La chance y joue un rôle déterminant: c'est d'ailleurs le seul sport où l'on marque contre son camp! Il a sa philosophie propre: c'est une école de

ténacité, d'espoir, de loyauté et de solidarité. C'est, pour reprendre la formule de Didier Tronchet, auteur d'un excellent livre intitulé *Petit traité de footballistique* (Albin Michel), « *une allégorie humaniste* ». Le football représente également pour l'intellectuel une source d'émotions, un dévouement, et, pour l'artiste, un spectacle poétique et baroque!

Grand supporter des Verts de Saint-Étienne, Bernard Pivot, va encore plus loin dans la parenté football-écriture: « *Il y a dans l'action d'envoyer le ballon entre une barre et deux poteaux, dans la précision et l'efficacité implacable du geste et de son résultat, quelque parenté avec ce qu'il y a aussi de voulu, d'organisé, de maîtrisé, d'explicite et de souverain dans l'acte d'écrire...* »

En 1998, le romancier Daniel Picouly a eu la géniale idée d'inviter une « *équipe* » d'écrivains férus de football à écrire un texte sur leur sport favori. Le résultat, intitulé *Y a pas péno* (Flammariion) et sous-titré: *Fous de foot*, est édifiant: Tonino Benacquista, Franz-Olivier Giesbert, Jean-Claude Izzo, Philippe Labro, Dominique Noguez (auteur, depuis, de *La véritable histoire du football et autres révélations* chez Gallimard), Vincent Ravalec, Denis Tillinac, Didier Van Cauwelaert et Bernard Weber ont ainsi raconté des histoires vécues ou imaginaires ayant pour sujet le ballon rond. À la lecture de ces récits, l'on constate que chez les adultes, le football est sur-

tout une question de nostalgie puisqu'il les renvoie à leur enfance et aux parties disputées sur un terrain vague ou dans la cour d'école: « *J'ai passé l'âge des grandes illusions, en tout cas celles qui me consentaient un destin de champion, avoue Tillinac. Je n'aurais été qu'un footballeur d'envergure départementale... Je ne m'en consolerai jamais tout à fait. Mais peu importe puisque chaque soir de chaque été, au village, avec mes fils et leurs copains, je dispute à mon niveau des matchs homériques dont l'enjeu symbolique est vital: mon maintien dans la première division de la jeunesse...* »

En Amérique latine, onze dramaturges ont récemment formé une équipe de football qui a suscité l'intérêt de tous les médias. Après nos politiciens qui ont disputé à la Cité sportive un match cocasse qui cartonne sur Youtube, il serait bon que nos écrivains s'y mettent à leur tour!



**Le livre de chevet de Fouad el-Saad**



Mon livre de chevet? Un seul? Cela me mettrait dans l'embarras car je serai confronté au cruel problème du choix. En fait de livre de chevet, je préfère en retenir trois! La Bible, les *Fleurs du mal* et les *Rouba'iat*. La Bible est sans conteste le plus grand roman de tous les temps. C'est une saga qui s'étend de l'Antiquité jusqu'au début de notre ère. Fresque gigantesque, nulle œuvre n'a pu la surpasser. Elle témoigne d'une richesse d'imagination débordante. Son style fleuri et imagé est unique et permet lecture et relecture. À n'importe quelle page que l'on ouvre, on se voit plongé dans une atmosphère de spiritualité doublée d'un talent littéraire certain. La Bible ne quitte pas mon chevet pas plus qu'elle ne quitte les tables de nuit des chambres d'hôtel. Quant à Baudelaire, il est, à mon sens, un des plus grands poètes, et ses *Fleurs du mal* une œuvre poétique incomparable. Je ne peux m'empêcher de la lire et de la relire. J'en avais retenu à un certain moment une bonne partie et me plaisais aussi à la faire retentir à ma fille Lamia. Je n'ai trouvé nulle part et chez aucun poète telle sensibilité ni telle facilité à la faire ressortir et à l'exprimer si bien. Par ailleurs, j'ai toujours eu tendance à comparer les *Rouba'iat* de Omar el-Khayyam aux *Fleurs du mal*, la personne de Baudelaire à celle d'el-Khayyam et le spleen de l'un à la mélancolie de l'autre. Poète persan d'une sensualité débordante et d'un sentimentalisme exacerbé, Omar el-Khayyam ressemble étrangement à Baudelaire et ses quatrains tiennent dans la littérature orientale la place que les sonnets de Baudelaire tiennent dans la littérature française: une place de choix. Cette trilogie a constitué pour moi une constante. Elle m'a accompagné depuis ma maturité et ne me quittera probablement jamais.

## Le Liban d'avant

À TIRE D'AILES d'Abdallah Naaman, *Tétraèdre*, 160 p.

Abdallah Naaman aime à se définir à partir de deux données essentielles: son appartenance à une famille d'intellectuels, et sa « *navigation* » permanente entre les deux rives de la Méditerranée et les deux langues dans lesquelles il se plaît à écrire, le français et l'arabe. Il a déjà une vingtaine d'ouvrages à son actif, mais *À tire d'ails* qui vient de paraître est son premier recueil de nouvelles en français. « *À la vérité*, nous confie-t-il, *ces textes sont dans mon ordinateur depuis cinq ans, mais d'autres projets éditoriaux, notamment Histoire des Orientaux de France (Ellipse), en ont retardé la parution jusqu'à maintenant.* » Ces textes se présentent comme des nouvelles, mais on a le sentiment que la « *tentation documentaire* » tenaille l'auteur en permanence et qu'il prend plaisir à



1938 © Life / Margaret Bourke-White

introduire des développements historiques fréquents. Il l'admet volontiers et explique que c'est en raison de cette dimension érudite qu'il a demandé que le sous-titre porte la mention « *Nouvelles et autres textes* ».

Le lecteur s'interroge donc à juste titre sur la part de fiction que ces récits comportent. À quoi Naaman répond que

## Nouvelles

de la capitale où s'exerçait le plus vieux métier du monde étaient la propriété des waqfs des différentes communautés, on perd un peu le fil narratif quand ils occupent trop de place.

« *En somme*, dit Naaman, *j'ai voulu évoquer, notamment pour les nouvelles qui ont pour cadre le Liban, la fin d'une période, une nostalgie des lieux, des odeurs et des valeurs, un pays du Cèdre bon enfant qui n'est plus, un Liban qui se fait autrement, avec sans doute moins de chaleur humaine et de générosité montagnarde. C'est une mue qui plaît aux uns et que d'autres regrettent déjà. Mais il convient de ne pas insulter l'avenir.* »

Ces textes seraient donc comme une invitation à parcourir ce Liban disparu en compagnie d'un conteur.

G.M.

## Mazen Kerbaj



**Questionnaire de Proust à Frédéric Lenoir**



Philosophe, sociologue et historien des religions, chercheur associé à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), directeur de la rédaction du magazine *Le Monde des Religions*, producteur sur France culture de l'émission *Les Racines du ciel*, auteur d'une trentaine d'ouvrages (essais, encyclopédies, romans), Frédéric Lenoir est également scénariste de bandes dessinées et auteur d'une pièce de théâtre. Toutes éditions et tous genres confondus, il a vendu un peu plus de trois millions de livres dans 25 pays.

- **Quel est votre principal trait de caractère?**  
La spontanéité.
- **Votre qualité préférée chez un homme?**  
La bonté.
- **Votre qualité préférée chez une femme?**  
La bonté.
- **Votre principal défaut?**  
L'impulsivité.
- **Votre principale qualité?**  
La générosité.
- **Votre occupation préférée?**  
L'écriture.
- **Votre rêve de bonheur?**  
Une humanité fraternelle.
- **Quel serait votre plus grand malheur?**  
Ne plus pouvoir lire ou écrire.
- **Ce que vous voudriez être?**  
Pleinement moi-même.
- **Le pays où vous désireriez vivre?**  
La France où j'habite, ou bien l'Italie.
- **Vos auteurs favoris en prose?**  
Proust, Hugo, Homère, Dostoïevski.
- **Vos poètes favoris?**  
Baudelaire, Rilke, Hugo.
- **Votre héroïne dans la fiction?**  
Pénélope pour sa patience.
- **Vos compositeurs préférés?**  
Bach, Mozart, Vivaldi.
- **Vos peintres favoris?**  
Les impressionnistes.
- **Vos héros dans la vie réelle?**  
Gandhi, Luther King, Mandela: les artisans de paix.
- **Vos héroïnes préférées dans la vie réelle?**  
Les femmes qui se battent au péril de leur vie pour faire avancer la cause des femmes opprimées dans de nombreux pays.
- **Les personnages historiques que vous détestez le plus?**  
Staline, Hitler et Mao.
- **Les faits historiques que vous méprisez le plus?**  
Les génocides du XX<sup>e</sup> siècle.
- **Le fait militaire que vous admirez le plus?**  
Le débarquement de Normandie.
- **La réforme que vous estimez le plus?**  
L'avènement de la démocratie.
- **L'état présent de votre esprit?**  
Serein.
- **Comment aimeriez-vous mourir?**  
Sereinement.
- **Le don de la nature que vous aimeriez avoir?**  
L'inspiration musicale.
- **La faute qui vous inspire le plus d'indulgence?**  
La gourmandise.
- **Votre devise?**  
Ici et maintenant.

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE LA PALESTINE  
d'Elias Sanbar, Plon, 481 p.

## Une autre Palestine

Le Dictionnaire amoureux de la Palestine d'Élias Sanbar restitue au territoire palestinien, ce pays à venir, sa part d'humanité.

Au-delà des images d'Épinal et de la rigidité des discours galvaudés; loin des héros et des martyrs, des enfants lanceurs de pierres et des islamistes ceints d'explosifs; malgré le siège et le Mur, malgré l'occupation et les massacres, malgré les combats fratricides et les déchirements de l'exil, il existe une autre Palestine. Une Palestine plus subjective, plus douce, plus banale, plus humaine. Moins tragique, moins mythique, moins insaisissable. Une Palestine où l'histoire se mêle à l'intimité du quotidien, une Palestine d'hommes et de femmes, de passeports perdus et de visas inaccessibles, une Palestine de petites choses, de petits riens, de recettes de cuisine, de philatélie, de cerfs-volants, de signes, de symboles et d'autodérision.

C'est ce que nous apprend Élias Sanbar dans son Dictionnaire amoureux de la Palestine. Véritable monument à la mémoire de la Palestine et des Palestiniens, cet ouvrage constitue un véritable repart contre la tentation de l'oubli; contre les tentatives de confisquer, de pulvériser le patrimoine humain

palestinien; contre les vellétés de substituer à ce lien tenu qui rassemble encore, bon gré mal gré, les Palestiniens un amalgame de lieux communs facilement solubles dans le cours des événements.

### S comme subjectif

Largement autobiographique, puisant avec abondance dans la mémoire de son auteur chassé de Haïfa, sa ville natale, à l'âge de deux ans, en 1948, le Dictionnaire est avant tout une œuvre subjective, personnelle. Il nous initie à une Palestine, celle d'un exilé au Liban puis en France. Le destin personnel d'Élias Sanbar et celui de sa patrie absente se retrouvent ainsi parfaitement entremêlés, enchevêtrés d'une manière inextricable dans l'ouvrage. Dans ce Dictionnaire, on passe facilement du microcosme d'Élias Sanbar, au macrocosme de la Palestine, de ses réfugiés, de ses exilés, de ses résidents, de sa cause, de sa lutte, de son occupation. On y rencontre des personnages occidentaux, qui ont côtoyé, marqué l'auteur, et qui ont laissé



D.R.

leur empreinte sur l'histoire de la Palestine moderne. Jean-Luc Godard, Jean Genet, Gilles Deleuze, des noms à faire rêver. On y retrouve la mythologie monothéiste qui asphyxie presque la Palestine dans l'entrée consacrée au prophète

Élias, homonyme de l'auteur et de son oncle; entrée dans laquelle on est introduit au cœur de la famille d'Élias Sanbar. Les trois Palestiniens les plus célèbres du siècle dernier et par ailleurs compagnons de route de l'auteur trônent au cœur du Dictionnaire: Yasser Arafat, le combattant, Mahmoud Darwiche, le poète, et Edward Saïd, l'intellectuel.

Du fait de son intimité, de sa subjectivité, de son exaltation de la banalité, le Dictionnaire est également saupoudré d'une certaine légèreté, d'un certain amour de vivre qui jure avec la martyrologie, avec cette dérive morbide qui étouffe aujourd'hui tout ce qui a trait à la Palestine. Cela se manifeste à travers l'entrée épicienne baptisée Manger dans laquelle, à la manière de Günter Grass, Élias Sanbar mélange nourriture, plaisirs des sens, sentiments, affection, intimité et résistance politique face aux razzias israéliennes contre l'art culinaire palestinien. Ceci apparaît également à travers la double entrée B ou P? P ou B? dans laquelle l'auteur tourne en déri-

sion l'incapacité atavique du beuble baleslinien à prononcer le « P », pourtant première lettre du nom de cette Balesline, objet de tous ses désirs et de tous ses rêves...

### P comme politique

Il n'empêche qu'en dépit de son caractère personnel, le Dictionnaire ne fait pas l'impasse sur les questions politiques. Loin s'en faut. La colonisation, la paix quasi impossible, les fondamentalismes, la lutte absurde pour l'antériorité historique que se livrent Palestiniens et Israéliens à travers les recherches archéologiques, le droit au retour, la démocratie et le pluralisme de la société palestinienne, Élias Sanbar, ambassadeur de Palestine auprès de l'Unesco et membre du Parlement palestinien en exil, traite de l'ensemble de ces questions à travers le prisme de l'intellectuel émancipé des démons du passé et des tabous du présent.

En lançant le processus de démythification de sa patrie, c'est un fragment de Palestine et de nous-mêmes qu'Élias Sanbar a libéré, sans coup férir.

MAHMOUD HARB

## À lire

Le général Bigeard post mortem



D. Willy Rizzo

Décédé le 18 juin, le général Bigeard, officier emblématique des guerres d'Indochine et d'Algérie, avait remis ses Mémoires à son éditeur en lui demandant de ne les publier qu'après sa mort. Intitulé *Ma vie pour la France*, l'ouvrage vient de paraître aux éditions du Rocher.

Michel Houellebecq revient

L'un des romans les plus attendus de la rentrée littéraire est *La carte et le territoire* de Michel Houellebecq. Tiré à 120 000 exemplaires, il sortira chez Flammarion le 8 septembre 2010.

Les romans de la rentrée (suite)

En plus des ouvrages annoncés dans le numéro précédent, la rentrée littéraire 2010 accueillera *L'enquête* de Philippe Claudel (Stock), *Le cœur régulier* d'Olivier Adam (éditions de l'Olivier), *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants* de Mathias Enard (Actes Sud), *Passé sous silence* d'Alice Ferney (Actes Sud), *Imitation* d'Alain Fleischer (Actes Sud), *L'amour est une île* de Claudie Gally (Actes Sud); *Une soirée au Caire* de Robert Solé (Le Seuil), *Demain j'aurai vingt ans* d'Alain Mabanckou (Gallimard), *Un roman estonien* de Katrina Kalda (Gallimard), *Time to turn* de François Taillandier (Stock), *Nagasaki* d'Éric Faye (Stock), *C'est une chose étrange à la fin que le monde* de Jean d'Ormesson (Robert Laffont) et *La montagne de minuit* de Jean-Marie Blas de Robles (Zulma). Un bon cru en perspective!

Joumana Haddad tue

**Shéhérazade**  
Poète et journaliste, Joumana Haddad vient de publier chez Actes Sud un essai audacieux intitulé *J'ai tué Shéhérazade* qui paraît simultanément dans plusieurs langues. Elle s'y interroge sur la condition de la femme arabe à travers sa propre expérience. A suivre...

Curé à Gaza

Le prêtre Jean-Claude Petit, curé à Gaza, apporte son témoignage dans un livre d'entretiens avec Manuel Musallam paru aux éditions de l'Aube. Engagé en faveur de la paix, il y raconte la vie quotidienne dans cette zone encerclée, les conflits, les haines et les espoirs...

Marc Levy cartonne



D.R.

Intitulé *Le voleur d'ombres*, le dernier roman de Marc Levy cartonne. Presque 500 000 exemplaires vendus deux semaines seulement après sa sortie!

## À voir

Le Petit Prince en 3D

*Le Petit Prince* fait actuellement l'objet d'un film d'animation en 3D prévu pour 2013. Il est réalisé par Aton Soumache et Dimitri Rassam.

L'élève Ducobu au cinéma

*L'élève Ducobu*, la fameuse BD de Godi et Zidrou, dont le 16<sup>e</sup> tome vient de paraître au Lombard, fera l'objet d'une adaptation au cinéma par Philippe de Chauveron.



HENRY LAURENS

## Le bonheur dans l'excès!

Élisabeth Chudleigh. L'histoire n'a pas retenu son nom. Alexandra Lapierre ressuscite la figure de celle qui fut surnommée, au XVIII<sup>e</sup> siècle, « la Cléopâtre du Nord... La Duchesse vagabonde... »!

L'EXCESSIVE d'Alexandra Lapierre, Plon 2010, 258 p.

Elle aura tout connu: de nombreux amants, un mariage de raison, un mariage d'amour avec « le plus bel homme d'Angleterre » qui fera d'elle « la femme la plus riche d'Angleterre », le gibier de sa campagne natale, les plus hauts dignitaires et monarques européens de son temps, les pires humiliations et les plus grandes gloires.

Rien n'avait pourtant préparé cette orpheline de père, noble mais sans titre ni fortune, à un tel destin... Elle a régné « sur les deux cours » d'Angleterre; exerçant une influence inégale sur la princesse de Galles dont elle était l'amie intime. Protégée par la princesse de Bavière et le prince Potemkine, confidente de la grande Catherine de Russie qui « se laisse séduire, surprendre, amuser, intriguer par cette grande dame », Élisabeth Chudleigh n'avait, en réalité, d'autre ambition que celle de réussir une ascension sociale fulgurante pour être « Capitaine de mon âme et maîtresse de ma destinée ». Et capitaine... elle le fut! Au propre comme au figuré. Reflétant son goût de la démesure, son navire ne ressemblait à aucun autre, tant par son luxe que par son architecture.

Ayant séjourné dans la plupart des cours européennes, elle a été reçue par le pape Clément XIV, l'électeur de Bavière, le roi Louis XVI, et surtout par le grand Frédéric de Prusse avec lequel elle a longtemps correspondu. Célèbre pour le luxe de ses réceptions, elle avait reçu à Londres tous les étrangers de qualité et s'était liée avec les ambassadeurs de nombreuses nations. En France, elle s'était taillé une solide réputation de « meilleure hôtesse de la ville ».

Maîtresse occasionnelle de Casanova, elle fréquenta, un temps, les auberges pouilleuses et les tripots de Naples. Musicienne, elle s'entourait de son propre orchestre. Mais cette mélomane, douée d'une remarquable

oreille musicale, était également des plus habiles au pistolet; tireuse exceptionnelle ne craignant rien des brigands de grands chemins, envoûtante amazone chevauchant seule et reconnaissable entre toutes. Passionnée d'horticulture, elle s'était offert, pour ses nombreux domaines, les services du meilleur jardinier anglais. N'ayant aucune connaissance en matière d'art et de peinture, elle investit néanmoins

dans des chefs-d'œuvre et des tableaux de maîtres.

Redoutable femme d'affaires, elle a su acquérir des châteaux et des domaines un peu partout en Europe et acheta, entre autres, au propre frère de Louis XVI, le comte de Provence, le château de Sainte-Assise près de Fontainebleau, qui fut avant cela la demeure du duc d'Orléans; une demeure royale... qu'elle rebaptisa, avec la bénédiction du roi, « Chudleigh Castle ».

Pourtant... cette duchesse au lourd passé avait, dès le décès de son second époux, été jugée pour bigamie au Westminster Hall « où seules les plus grandes figures de l'histoire avaient été jugées. Et condamnées... » Le chancelier Thomas More, les amants d'Anne Boleyn, le roi Charles I<sup>er</sup>. Pourtant... cette « Duchesse vagabonde » célébrée partout en Europe avait manqué de peu d'être marquée au fer rouge... La rançon de l'indépendance d'une femme qui, décidément, n'était pas de son siècle; une femme qui imposa sa liberté au prix d'un courage et d'un tempérament exceptionnels!

Elle aura su exercer, à tous les âges de sa vie, un charme irrésistible sur son entourage... Et fut courtisée, à 64 ans, par un aventurier – son alter ego – qui avait réussi à se faire passer dans toutes les cours européennes pour un prince albanais; et avec qui elle vécut un amour passionné. Grande joueuseuse de la vie, elle est morte comme elle a vécu; un verre de madère à la main... peu après cette ultime parole: « Mes excès?... Mais les excès, c'est ce qu'il y a de meilleur! »

C'est un portrait sans concession et sans complaisance que nous offre Alexandra Lapierre. Certes, le portrait d'une aventurière, mais une aventurière « extravagante... saisissante! ». Fille de Dominique Lapierre, elle applique scrupuleusement ce que l'on pourrait appeler désormais la « méthode Lapierre »; conjuguant admirablement la rigueur d'une véritable enquête historique à l'aspect romanesque d'une aventure invraisemblable... Si invraisemblable en effet que l'auteure en éprouve le besoin de rappeler que son personnage a bel et bien existé. Et qu'elle lui dédicace son ouvrage en ces termes: « Au panache d'Élisabeth Chudleigh qui se risqua à inventer son destin comme aucun romancier n'aurait osé le faire. »

LAMIA EL-SAAD

## La République sous l'influence de l'islam

Une grande diversité des constructions politiques prévaut dans le monde musulman. La déclinaison du modèle républicain peut prendre plusieurs formes, comme l'illustrent les différents cas de la Turquie, du Sénégal et de l'Iran.



D.R.

L'ISLAM RÉPUBLICAIN de Jean-François Bayart, Albin Michel, 2010, 432 p.

Ce livre à la fois savant et poétique part de l'apparente contradiction, au moins pour certains, entre la République et l'islam. Elle est due à une double confusion: il existe des républiques qui ne sont ou n'ont été que partiellement démocratiques. La III<sup>e</sup> République française refusait le vote des femmes et a bâti un empire colonial. Du point de vue des sciences sociales, il n'existe aucune spécificité politique de l'islam. Dans le monde musulman, on trouve une très grande diversité des constructions politiques due à l'histoire propre de chacune de ses composantes. L'islam est une variable politique, mais non un facteur explicatif.

Jean-François Bayart prend pour exemple trois républiques à l'intérieur du monde musulman: la Turquie, le Sénégal et l'Iran. Ces trois républiques, au moins dans le domaine de la philosophie politique, ont été plus ou moins influencées par l'expérience républicaine française tout en appartenant à des aires culturelles distinctes.

La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à l'expérience turque avec la prise en compte dans la longue durée de l'histoire ottomane. La république de Turquie est le produit d'un ethno-nationalisme de même nature que les autres États successeurs de l'Empire ottoman. Ce dernier était une construction politique pragmatique qui savait s'adapter aux conditions locales et aux circonstances. Il a toujours eu une part européenne. Le XIX<sup>e</sup> siècle pose la question de la survie de l'État face à la menace coloniale. La culture politique moderne se définit dans un triangle constitué par l'autoritarisme centralisateur, le réformisme et le libéralisme décentralisateur. Dans cette recombinaison, les acteurs politiques doivent se définir par rapport à l'islam, et ceux qui parlent au nom de l'islam doivent prendre en compte ces nouvelles réalités.

Le passage de l'empire à la nation (1908-1924) s'est déroulé dans un déchaînement de violence meurtrière. La république kémaliste est née dans cette rupture sanglante. La coercition laïque ne doit pas dissimuler que le projet débouche sur une république sunnite qui ne veut pas l'énoncer comme telle. Ce qui reste des non-musulmans est marginalisé et les musulmans non sunnites ne sont pas reconnus. Au nom de la laïcité, la puissante direction des affaires religieuses impose un modèle unique d'inspiration sunnite. La renaissance religieuse contemporaine passe par une réappropriation des institutions républicaines par des forces politiques qui, en théorie, se trouvaient en dehors. C'est la meilleure chance de démocratisation du pays. Les conflits autour de la laïcité portent sur des symboles, et l'enjeu est de savoir qui représente réellement la majorité sunnite.

Le cas iranien démontre que les systèmes politiques en terre d'islam sont

En Turquie, ce qui reste des non-musulmans est marginalisé et les musulmans non sunnites ne sont pas reconnus.

Avec le Sénégal, on a une république issue d'un empire colonial. Le cas des anciens combattants est révélateur. Les

tirailleurs « sénégalais » ont été recrutés massivement dans le milieu des anciens esclaves, ce qui a permis de faire émerger de nouvelles élites. Si la colonisation française s'est glorifiée d'une émancipation qu'elle n'a pas vraiment menée, le consensus général est de refuser de parler de ce que tout le monde connaît, les origines serviles ou non des différents groupes sociaux. De même, les autorités coloniales ont passé des alliances avec les grandes confréries islamiques qui sont ainsi devenues des acteurs politiques. L'État postcolonial est largement fondé sur cette occultation volontaire de l'histoire de l'esclavage africain et du rôle politique des confréries.

Dans les trois cas, on a bien un système républicain, c'est-à-dire une conception de la souveraineté et de la légitimité, de l'organisation institutionnelle et de la conscience politique. Même si la part démocratique peut être contestée, il n'en reste pas moins que l'on n'a pas connu de dérives monarchiques (par ailleurs, la monarchie peut être compatible avec la démocratie). Ce sont trois expériences singulières produites par des histoires particulières. Si l'islam influence naturellement le climat moral, il n'est pas un facteur explicatif du politique. En réalité, ces trois républiques sont ethno-confectionnelles, le citoyen turc est avant tout sunnite, l'iranien chiite et le sénégalais confrérique. Cela n'a rien d'étonnant, l'identité et la république françaises se sont bien construites par rapport aux catholiques, les autres groupes sont considérés comme des enrichissements.

La discussion sur la place de l'islam dans la république française doit partir du fait qu'il n'existe pas d'essence musulmane, mais un jeu complexe d'interactions entre les différents groupes sociaux. Le danger serait que les autorités inventent ou laissent inventer un islam chimérique qui serait, à la fois ou successivement, un partenaire ou un adversaire des institutions.

Comme on le voit, c'est un livre particulièrement riche, porteur de beaucoup de sujets de discussions. On se limitera ici à dire que c'est un

exemple parfait de ce que peut mener une enquête comparative du politique capable de jouer sur les distances historiques et géographiques. Elle permet de s'affranchir de la bêtise qui domine, hélas souvent, bien des débats d'aujourd'hui. Il faut en remercier l'auteur et surtout le lire.

# José Saramago : « Pour vivre, il faut mourir ! »

Prix Nobel de littérature 1998, l'écrivain portugais José Saramago vient de nous quitter. Avec la simplicité qui caractérise les grands hommes, il avait reçu *L'Orient Littéraire* dans sa petite maison de Lisbonne. En hommage au disparu, nous reproduisons des extraits de l'entretien qu'il avait bien voulu nous accorder en août 2007.

**V**otre roman *La lucidité* peut se lire comme une critique acerbe d'un système démocratique en décadence. La démocratie est-elle en danger selon vous ?

Il va être un précurseur de l'humour noir. Vous avez participé en 1974 à la révolution des œillets qui entraîna la chute de la dictature salazariste et n'avez jamais caché vos engagements politiques. Êtes-vous toujours membre du Parti communiste ?

Bien sûr ! Vous vous demandez comment je peux encore être communiste presque 20 ans après la chute du mur de Berlin ? Tout simplement parce que je ne pourrais jamais être favorable au capitalisme. C'est à cause des hormones que la barbe pousse, n'est-ce pas ? Alors disons que je suis un communiste hormonal. C'est en moi. Je n'y peux rien. C'est aussi un état d'esprit. Brejnev, Staline et bien d'autres ont très vite perdu leur état d'esprit communiste.

On voit ce que ça a donné... Quant à la Chine, qu'on arrête de dire qu'il s'agit d'un pays communiste alors qu'une économie ultracapitaliste s'y développe depuis des années.

**« Je suis frappé par l'incapacité des humains à vivre ensemble dans le respect mutuel »**

Non, elle n'est pas en danger, mais elle est amputée, dévoyée. Elle est devenue une comédie. Les candidats font des promesses et les oublient aussitôt. Ce n'est pas vrai que nous vivons en démocratie. Nous nageons en pleine ploutocratie. Or le citoyen est la première victime du mensonge généralisé. Qu'est-ce que la guerre en Irak, sinon un énorme mensonge ? Nous vivons à une époque où l'on peut discuter de tout sauf de la démocratie. Qu'est-elle devenue ? À quoi sert-elle ? Si on se posait ces questions, on arriverait à la conclusion qu'il faudrait sans doute la réformer. Aristote avait établi que dans un système démocratique, le Parlement devait être composé d'une majorité de pauvres et d'une minorité de riches. Maintenant, je me dis qu'Aristote de-



© Mauricio Lima / AFP  
Dans *La lucidité*, un personnage féminin se distingue par sa force morale et son insoumission. Dans *Le dieu manchot*, *Blimunda* avait la faculté de voir à l'intérieur des êtres. La plupart de vos romans mettent en scène des personnages féminins très forts. Les femmes ont-elles particulièrement marqué votre vie ?

D'abord, j'aime les femmes. Je trouve qu'elles sont plus fortes, plus sensibles et qu'elles ont plus de bon sens que les hommes. Toutes les femmes du monde ne sont pas comme ça, mais disons qu'il est plus facile de trouver des qualités humaines chez elles que dans le genre masculin. Tous les pouvoirs politiques, économiques, militaires sont une affaire d'homme. Pendant des siècles, la femme a dû demander la permission à son mari ou à son père pour entreprendre quoi que ce soit. Comment a-t-on pu vivre aussi longtemps en condamnant la moitié de l'humanité à la subordination et à l'humilia-

tion ? Les hommes et les femmes hier, les Juifs et les Palestiniens aujourd'hui, je suis frappé par l'incapacité des humains à vivre ensemble dans le respect mutuel. Comme si l'Autre devait nécessairement être un ennemi. L'Autre est simplement l'Autre. L'Autre est comme moi. Il a le droit de dire « je ». Nous, hommes blancs, civilisés et riches, n'acceptons pas que l'Autre dise « je ».

Dans Manuel de peinture et de calligraphie, vous mettez en scène l'histoire d'un homme qui s'interroge sur les fondements de l'art. H. est un peintre qui s'accomplit par l'écriture. Vous-même, pourquoi écrivez-vous ?

Je crois que l'écrivain écrit pour lui-même. Il n'est pas là pour sauver le monde. Tout au plus, l'écrivain établit des passerelles avec ses lecteurs. Le jour où un lecteur se reconnaît dans ce qu'il lit et qu'il pense : « Si je savais écrire, je dirais cela », alors un nouveau rapport s'établit. Le livre est un

point à sens unidirectionnel qui va du lecteur à l'écrivain et tisse un lien affectif. D'ailleurs, je trouve que dans les éditions des œuvres complètes d'écrivains, il serait bon de glisser quelques lettres de lecteurs. Ce qui est intéressant, ce n'est pas lorsque le lecteur raconte qu'il a adoré votre livre, mais quand il parle de lui. On ne peut que pleurer d'émotion. L'humanité est là, dispersée dans ces lettres.

On sait que vous êtes un admirateur de Fernando Pessoa qui vous a inspiré un roman intitulé *L'année de la mort de Ricardo Reis* dans lequel vous imaginez la vie de l'un de ses hétéronymes. Plus généralement, quels sont vos maîtres en littérature ?

Si je devais composer ma famille d'esprit, j'y inscrirais Gogol, Kafka, Montaigne, Cervantès et aussi Antoniu Viél. Antoniu Viél est un jésuite portugais du XVII<sup>e</sup> siècle. C'était un mulâtre. Selon moi, on n'a jamais écrit le portugais aussi magnifiquement. Mais si je devais choisir « mon » écrivain, je dirais sans hésiter Franz Kafka. Bien sûr il y a Faulkner, Proust, etc. Mais Kafka est, selon moi, le plus grand romancier du XX<sup>e</sup> siècle. Il a annoncé ce que nous sommes en train de vivre : l'ère de la bureaucratie totale.

Lisez-vous vos contemporains ?

En ce moment, je lis *La porte du soleil* du romancier libanais Élias Khoury. C'est remarquable. J'aime beaucoup la Colombienne Laura Restrepo. En France et en Italie, je trouve moins d'auteurs qui me plaisent. Une littérature « light » a envahi les librairies. C'est bien dommage. Le problème, c'est que je n'ai plus le temps de lire.

Je relis des œuvres plus que je ne découvre de nouveaux écrivains. Actuellement, je me replonge dans *La vie de Samuel Johnson*, de James Boswell. Un pur chef-d'œuvre.

« La mort ne vous concerne ni mort ni vif ; vif parce que vous êtes ; mort parce que vous n'êtes plus », écrivait Montaigne. Que représente la mort pour vous ?

Comme je le répète souvent : pour vivre, il faut mourir. Mon père, ma mère, mon frère sont morts. Les faits sont les faits. On ne peut pas les contourner. Combien d'années me reste-t-il à vivre ? Trois, quatre, cinq ans ? Je n'ai pas peur de mourir, mais mon souhait serait de pouvoir écrire jusqu'au dernier jour. C'est par l'écriture que j'ai obtenu une place dans ce monde. Roger Martin du Gard disait : « Une belle vie vaut bien une belle œuvre. » J'ai la vanité de penser qu'à une belle œuvre, je peux ajouter une vie assez belle, marquée par une cohérence personnelle intégrée. Un jour, l'essayiste portugais Eduardo Lourenço a écrit que ma vie était un miracle. Je n'étais pas né pour avoir le prix Nobel. Je suis né dans une famille d'agriculteurs. J'aurais dû devenir paysan. Ma chance a été que mon père « émigre » à Lisbonne. Aujourd'hui, je suis content de mon travail et de ce que j'ai vécu. Je suis aussi très heureux d'avoir connu ma femme. J'avais 63 ans et elle 36 quand nous nous sommes rencontrés, ça a fait beaucoup jaser à l'époque. Mais c'est une femme formidable et aujourd'hui je peux témoigner que le bonheur existe.

Propos recueillis par  
LUCIE GEFFROY

## Essai

### Contre la philosophie

CONTRE LA PHILOSOPHIE de Guillaume Pigeard de Gurbert, Actes Sud, 2010, 296 p.

par l'être d'avant l'homme ».

Ce qui distingue donc radicalement la philosophie de la science, la pathématique de la mathématique, c'est le régime de dynamisme du penser. La science se déploie dans le pur élément du concept, développe l'énergie interne de l'acte de pensée. « L'inconnu, c'est pour elle du connu en puissance, autrement dit du connaissable... La science se pose ses problèmes en termes d'"énigme" dont elle détient la clef, sinon en fait, du moins en droit. » La philosophie rencontre ce qui est rebelle au concept, ce dont la fulguration ne peut jamais y être résorbée. Elle ne peut donc qu'habiter « la ligne de crête qui sépare et relie l'impen-

du cinéma et de l'art du montage que l'auteur veut emmener la philosophie. « *Philosopher, ce sera alors restituer un champ de perception qui ne vaut que par le hors-champ qu'il manifeste, tout hors-champ reposant sur le foyer imperceptible qui le conditionne par excès. Le perçu soulignera l'imperceptible qu'il échoue à enregistrer.* » Le style même de l'ouvrage n'est pas sans s'illuminer de ses assertions, et nous nous trouvons devant un langage envahi de métaphores où les images se substituent souvent aux concepts, gagnant en intensité et en proximité ce qu'elles perdent en précision ; à leur propos, l'auteur parle de quasi-concepts.

Quel excès de lumière reçoit la plaque sensible de la pensée ou contre quoi se trouve la philosophie ? L'« impotence » de l'être, terme dont le défaut majeur est de déterminer négativement, d'indiquer un manque alors qu'il s'agit d'une présence absolue, terrible. La restreindre au plan d'immanence ne suffit pas, Pigeard de Gurbert prend le risque de la débarrasser du temps, de la réduire à l'espace, un espace d'ouverture qu'il a pris bien soin d'isoler de l'espace de préhension et d'emprise. « En mettant à toute force le temps dans l'espace, l'événement dans l'être et la puissance dans le dehors, depuis Hegel, la philosophie a politisé l'ontologie », écrit-il.

Contre la philosophie s'inscrit dans le sillage de *Qu'est-ce que la philosophie ?* de Deleuze et Guattari non toujours pour leur donner raison ou leur emprunter des notions, mais pour leur opposer des Deleuze en amont ou en aval, pour radicaliser leurs questions (l'essence de la philosophie la suppose possible), pour déplacer leurs lignes de partage (toute philosophie a subi une violence, même celles de Platon et Descartes), pour affiner certains concepts (la piste à la place du cercle), pour conduire la pensée encore plus du côté de l'art. La question qui se pose est donc : la pathématique restera-t-elle dans l'histoire de la philosophie comme le rhizome, le Dasein, la monade, le conatus, l'entéléchie... Ou faut-il répéter à son encontre le mot de Nietzsche : « *Malheur à moi qui ne suis qu'une nuance !* » ?

FARÈS SASSINE

## Roman

### Douze heures d'une vie ordinaire

L'Uruguayen Juan Carlos Mondragón est un écrivain majeur de l'Amérique latine d'aujourd'hui, découvre progressivement grâce à la traduction, dans diverses revues européennes, de plusieurs de ses nouvelles. Son dernier roman, *Passion et oubli d'Anastasia Lizavetta*, fouille la conscience en ruines de l'homme urbanisé, sans espoir, prisonnier de la ville moderne.

PASSION ET OUBLI D'ANASTASIA LIZAVETTA de Juan Carlos Mondragón, traduit de l'espagnol (Uruguay) par Gabriel Iaculli, Seuil, 2010, 251 p.

Publié dans sa version originale en 2004 et remarquablement traduit en français par Gabriel Iaculli, *Passion et oubli d'Anastasia Lizavetta* revient sur deux thèmes chers à Juan Carlos Mondragón, la femme et la ville. La passion lucide et sans concession pour la capitale uruguayenne, on la trouvait déjà dans *Oriana à Montevideo* où le romancier racontait l'histoire de la redécouverte par un amateur du début du XXI<sup>e</sup> siècle d'une poétesse de la Belle époque dont l'évocation accompagne celle d'une nostalgie pour une ville lentement défigurée par la modernité et la marche inexorable du temps. Dans *Passion et oubli d'Anastasia Lizavetta*, le lien intrinsèque entre la cité et le personnage féminin est peut-être encore plus fort, même s'il est problématique et violent. Le roman raconte en effet l'histoire d'une femme ordinaire, jolie, mère d'un jeune garçon, et vivant avec son mari dans un HLM de Montevideo. Employée de banque, mère et femme modèle, tenant admirablement son foyer, elle a comme tout le monde des problèmes avec ses fins de mois, mais sa vie est en apparence acceptable et sans problèmes. Sauf qu'un matin, et sans crier gare, elle assassine son mari pendant son sommeil de douze coups de couteau de cuisine. Après quoi, avec le plus grand sang-froid et un naturel effrayant, elle réveille son fils, l'envoie à l'école, se prépare, s'habille comme pour une fête et sort.

Après l'hallucinante description du processus qui mène au crime, la narrateur, un cousin d'Anastasia Lizavetta et qui fut naguère un peu amoureux d'elle, va tenter de reconstituer les douze heures qui vont suivre et durant lesquelles la jeune femme va errer dans Montevideo, se faire teindre les cheveux, prendre des taxis, se laisser draguer, faire des achats

ou rendre visite à sa sœur, éprouvant pour la première fois de sa vie un véritable sentiment de liberté et l'impression envivante d'avoir enfin une journée à elle, qu'elle pourra vivre à sa guise et sans contrainte avant d'entrer dans la spirale des enquêtes, de la justice et de la vindicte publique.

Cette errance – et la liberté paradoxale qu'elle génère – n'est pas seulement géographique, elle est aussi temporelle. À mesure que les heures passent et la poussent aussi, confusément, à s'interroger sur son geste, Anastasia Lizavetta traverse Montevideo, se transporte progressivement vers les lieux de son enfance et de son adolescence dans les quartiers pauvres du sud de la ville où lentement se redessinent les mobiles probables de son geste fou et en apparence incompréhensible. Il apparaît alors que les prémisses lointaines du geste de ce jeudi du mois de mars où tout a basculé froidement se trouvent dans des faits volontairement oubliés, re-foulés, et qui reviennent inexorablement à la surface, transformant la promenade erratique en une sorte de fascinante régression grâce à laquelle Anastasia Lizavetta redevient l'enfant qu'elle fut et revit des événements traumatiques qui, trente ans plus tard, vont ruiner définitivement sa vie.

Mais évidemment, le roman de Mondragón n'est en rien un roman policier, et encore moins une enquête psychanalytique. Les anciens traumatismes mis progressivement en lumière ne sont pas tout, loin de là, il s'y ajoute d'autres facteurs pouvant éclairer le geste terrible de la jeune Montevidéenne, même si aucune solution définitive n'est retenue pour l'expliquer. Le livre se construit sur des strates d'interprétations possibles qui se mettent en place et se complexifient tel un échveau de sens à mesure qu'avance la journée. Il y a ainsi la routine effroyable d'une vie, l'ennui, la médiocrité d'un ménage qui, après des projets innombrables, sombre dans une

existence fade, millionième réduplication de tant d'autres. Il y a tous les désirs non réalisés de l'enfance et de l'adolescence, les frustrations secrètes par une société consumériste qui génère de pauvres rêves et empêche souvent leur réalisation sinon dans le simulacre. Il y a ce passé de misère extrême, de secrets de famille et de lourds non-dits, dont Anastasia Lizavetta ne sort que pour se retrouver dans cette pitoyable condition de femme de la petite bourgeoisie enchaînée à des acquis (travail, liberté sexuelle...) qui devaient initialement être les instruments de sa libération. Et il y a aussi, assurément, la santé mentale chancelante du personnage qui, dans de fugaces moments, perd le sentiment des réalités. Il y a tout cela à la fois, que le narrateur sait savamment imbriquer et faire jouer, dans un récit plein de trouvailles et parfois de drôleries et dont la puissance froide et efficace réside en ce qu'il nous fait vivre cette journée dans un entre-deux permanent et sans résolution, dans l'indécision et le vertige d'un être qui semble tantôt extraordinairement lucide, parfaitement ancré dans son présent et capable de revisiter clairement son passé, tantôt troublé, distrait, gravement oublié des choses immédiates et dont la raison visiblement chancelle – sans que l'on en soit pourtant absolument certain.

En une prose d'une densité extrême et d'une richesse inouïe, tissée de multiples surprises qui en font vibrer la surface et en troublent sourdement la trame comme semble par moment troublée la raison du personnage, Juan Carlos Mondragón décrit ainsi la conscience fracturée, en ruines, de l'homme moderne, celui des grandes villes d'aujourd'hui, dans son rapport paroxysmique à lui-même, à ses rêves brisés et à son avenir incompréhensible. Dans ce monde insipide, le personnage fascinant d'Anastasia Lizavetta apparaît du coup comme une sorte d'icône fatale, symbole d'une impossible libération et d'une sortie improbable, sinon dans le désastre, d'une condition sociale étouffante.

CHARIF MAJDALANI



sable et la pensée », que *funambuler* entre le danger d'assimiler l'inassimilable dans une philosophie analytique contradictoire dans ses termes et celui de se condamner aux balbutiements.

Mais entre les deux maux, Pigeard de Gurbert n'hésite pas et sa sympathie va au poétique-pathématique, d'abord pour sauver l'impact de la chose, mais aussi en raison d'affinités déclarées avec les artistes : Chamoiseau son voisin de la Martinique continuellement pris comme témoin, Van Gogh dont le mistral fait toujours trembler la toile, Cézanne où Sainte-Victoire rend visible « le y du il y a », Artaud, Proust, Blanchot... Mais c'est surtout du côté

Ce que la philosophie a contre elle, c'est ce qu'elle touche, ce qui marque son contact, sa proximité. Or ce qui la frôle – car son attitude est éminemment passive – est un être, un monde, une chose qui, sans lui être « hostiles », sont « une indifférence pure ». Ils empêchent sa totale réussite, contre-carrent son existence même, en rendent l'achèvement impossible. Voilà les deux significations du mot *contre* employé et voilà sans doute, à travers de multiples analyses d'une extrême finesse, la thèse principale de l'ouvrage.

C'est le « *dehors* » qui fait irruption dans la pensée et le philosophe n'est que « le patient du réel ». Dans la lignée de Platon qui avait distingué ce qui affecte l'âme à son insu (*pathémata*) de ce qu'elle entreprend par elle-même, l'auteur forge le terme « *pathématique* » pour l'opposer à mathématique. Cette dernière pointe l'action de la pensée, la construction de l'intelligence ; la première se préoccupe de la pensée en tant que patiente. Les « *patiments* » désignent « les états affectifs que la pensée subit en présence d'un donné qu'elle n'a pas elle-même produit, qui lui fait violence et qu'elle ne sait pas traiter ». Ils sont à distinguer des sentiments relevant de la « *pathétique* », produits non par les choses mais par les récits de leur absence, et qui sont, à la limite, des tentatives d'exorcismes des patiments. Au nombre de ceux-ci se trouvent la stupeur, la joie, la *nausée* sartrienne, « le roman de l'il y a, ou plutôt de l'envahissement involontaire de l'homme

# Les allers-retours de Colette Fellous

Colette Fellous est romancière, mais pas seulement. Née au soleil de Tunisie, elle y vit jusqu'à l'âge de 17 ans, puis s'installe à Paris et effectue des études de lettres modernes à la Sorbonne. Elle croise le chemin de Roland Barthes dont elle devient l'élève à l'École pratique des hautes études. Elle fonde et dirige la collection « Traits et Portraits » au Mercure de France puis plonge dans l'écriture; ses romans paraissent chez Denoël, Gallimard puis Flammarion. Après l'émission radio *Nuits magnétiques* qu'elle produit et anime à France Culture, Colette Fellous pose sa culture et des artistes et intellectuels qui ont fait le choix d'y vivre et d'y créer. Colette Fellous parcourt le monde avec, dans ses bagages, un ouvrage – de Proust ou de Faulkner – qui est son essentiel compagnon de route. Elle cherche dans la tranquillité nouée des intérieurs, comme dans l'architecture et les façades des villes, un reflet de l'être profond et de son devenir. Elle superpose ses années passées en Tunisie, aux lieux que ses personnages habitent. Dans son dernier roman *Pour Dalida*, Tunis, Le Caire, la France et l'Italie dialoguent et mêlent leurs décors. Son enfance, Colette Fellous s'en sert comme d'une bousole, et pour cause: une enfance « en équilibre, dit-elle, entre l'Afrique du Nord, le Moyen-Orient et l'Europe, avec pour assise le bassin méditerranéen ».

Pour raconter, Colette Fellous puise en son histoire les relets de la brûlure. Elle quête ce qui fait chavirer l'espace du corps et de l'identité – honte, peur

ou mal – et qui se couvre d'indicible. Des lieux en soi lequel, face à l'impossible, frôle la mort; des lieux au contact desquels l'écriture tisse fragilement ses murmures. Ce positionnement par rapport à une violence fondatrice et enfouie, Colette Fellous le fait par le corps, dans un vécu de douleur ou de plaisir qui enveloppe la chair de parfum et de mélodies. Pour écrire *Pour Dalida*, elle revisite son origine, son lien à sa mère et le lien de celle-ci aux chansons de Dalida, et par là même trace une histoire originale où trois femmes sont chacune la clé du monde de l'autre. En parlant « de » Dalida, elle parle « à » Dalida et va à sa rencontre pour des retrouvailles avec sa propre mère. L'auteure s'adresse aussi à l'enfant qu'elle fut et qu'elle garde vive en elle. Les paroles des chansons, les robes chatoyantes, les demandes d'amour que véhiculent la voix et le toucher, sont ses passerelles. Une ronde innocente et fluide que ce roman qui danse d'un pas léger de femme en femme. D'une tessiture identitaire complexe que ce roman qui réussit à restituer, en disant ce qui est simple à exprimer à propos de l'une, l'indicible intime de l'autre. Colette est l'amante des allers-retours émotionnels, identitaires, temporels, géographiques; allers-retours entre le secret et le public, la confusion et la différenciation entre soi et l'autre, l'imaginaire et le réel. Son style est infiltré d'une sorte de poésie du glissement, reliant les mondes par la réinvention du souvenir.

Colette Fellous caresse les félures. Celles entre deux espaces: les paysages tunisiens lumineux et vastes et le Montmartre fantasmé, peuplé d'artistes vivant de création, de surréalisme et de menus grignotements. Celles entre deux langues: le français comme langue



© Jacques Sassié / Gallimard / Opale / Flammarion

Colette Fellous est une exploratrice insatiable: de formes d'expression, de continents, de mémoires. Une douceur toute fine, un jet simple et continu caractérisent son écriture, pourtant baignée d'étrange fatigue et de grande fraîcheur.

maternelle et l'arabe comme ancrage sonore de l'environnement premier. Celles entre deux contenants: le dedans où sa mère se cloître dans sa mélancolie et son refus de sortir et le dehors peuplé de fêtes, de films magnifiques, de nature éblouissante. Elle creuse les parts sombres tout en papillonnant dans les zones claires et gaies, voire euphoriques; la romancière accomplit là une œuvre de photographe. Son roman énonce: « Je crois que ce livre n'est pas de moi, il est celui que ma mère aurait pu écrire, car Dalida était son grand amour: sa chérie comme elle disait. J'ai longtemps essayé de comprendre pour

quoi elle s'était attachée à elle si fort. (...) On ne peut pas prétendre raconter sa vie, ni chercher à l'expliquer, tout est tellement plus vaste et plus secret qu'un simple récit, on avance presque toujours en somnambule, les yeux grands ouverts (...) et voilà que tout est déjà fini. On a tourné la tête un peu trop vite, on ne s'est aperçu de rien: en une brassée de secondes le monde s'est éloigné. Vie chansonnette. » Vie photographie, pourrions-nous ajouter.

Colette Fellous cadre ses scènes, affine le rythme qui égrène ses plans, maîtrise le travelling de sa plume. Le caractère

cinématographique de son récit tient peut-être de ce qu'elle a été formée autant en littérature qu'en cinéma. Elle affectionne particulièrement l'œuvre de Desplechin et le cinéma asiatique. Rapidité ou lenteur, noir et blanc ou couleurs, dedans ou dehors; autant de contrastes qui peuplent son écriture qu'on qualifierait aisément de ravissante insoupçonnée. Insoupçonnée parce qu'elle coule discrète, pudique, et s'adapte aux reliefs du paysage. Ravissante parce qu'elle œuvre par ses sens et par d'infimes touches qui finissent par vous emplit d'elle au bout du récit. « Quand on aime quelqu'un, il y a des résonances profondes. On touche l'autre et on est touché, on est de la même matière et on est aussi "pour" l'autre. On est dans une langue de peau à peau. J'aime les blessures des êtres, des artistes. C'est bien pour cela que je cite dans mon roman, à côté de ma mère et de Dalida, Kafka, Woolf, Pavese, en leur fragilité et leur force. J'ai toujours ce mélange en moi que m'a sans doute transmis ma mère, un mélange de grande joie, d'acceptation de la vie et d'ouverture aux autres, avec aussi le sentiment de quelque chose d'instable qui va se casser à tout moment. Ce mélange me plaît parce qu'il rassemble des forces qui vont toujours ensemble. Après, il faut équilibrer. »

L'écriture concilie chez Colette Fellous. Dans *Pour Dalida* qui aurait probablement pu s'intituler *Pour ma mère*, elle écrit une histoire d'amour et de filiation au féminin. L'empathie est celle de la petite fille toute d'adoration pour sa mère souffrante, la petite fille ayant

porté sa mère et avec elle Dalida telle qu'admiree par la mère. Là où l'adulte aurait dû porter l'enfant, les grands vents de la mélancolie ont débordé, et la maturité a pris le pas sur l'insouciance. « J'ai pu traverser des épreuves dans la vie parce que j'ai cette expérience précocée d'avoir porté mes parents, nous dit Colette Fellous, ce qui m'a aussi donné un côté d'étrangère, parce que je ne savais pas si c'était pareil dans les autres familles. J'ai donc mis le monde extérieur à la place de ma famille, et celle-ci s'est composée dès lors de l'école, des amis, de musique, ce qui était un repère plus stable que ma vraie famille. (...) Dalida était la magie, Dalida savait ma mère, et cela je le dis dans le livre. Ses chansons joyeuses amenaient la vie et le calme au moment des disputes parentales ou des épisodes mélancoliques maternels, et j'ignorais à l'époque que Dalida souffrait horriblement. J'ai aimé écrire ce livre dans la conscience de sa douleur à côté du souvenir de grande joie qu'elle mettait dans mon enfance. Je suis extrêmement émue par la possibilité qu'ont certaines personnes de donner tant de bonheur et parfois la guérison aux autres alors qu'ils sont eux-mêmes malheureux. » Advint l'écriture, un fil tendu le long duquel l'auteure, sa mère et Dalida avançaient l'une vers l'autre. Colette Fellous nous offre avec ce récit une confiance exquise sur les possibilités d'aimer.

RITTA BADDOURA

POUR DALIDA de Colette Fellous, Flammarion, 134 p.

## Roman

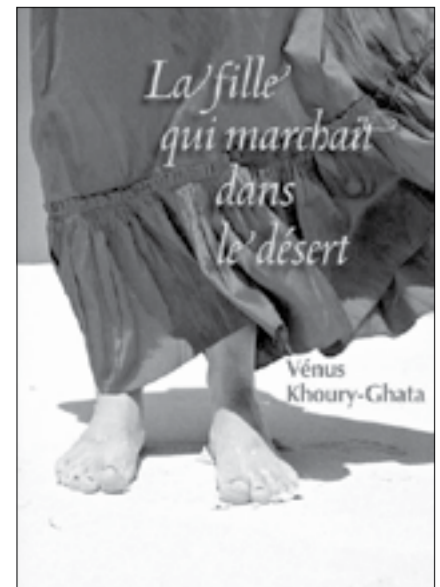
### Huis clos poétique pour un défunt et trois femmes

LA FILLE QUI MARCHAIT DANS LE DÉSERT de Vénus Khoury-Ghata, Mercure de France, 158 p.

Pour son vingtième roman, l'auteure des *Sept pierres pour la femme infidèle* est parfaitement fidèle aux thèmes qui ont toujours nourri son inspiration, son imagination, ses fantasmes et sa plume. La voilà, une fois de plus, entre Orient et Occident, entre sexualité déchainée et conventions sociales, entre culture et inculture, entre sables du désert et verdure européenne, entre femmes et hommes se donnant mutuellement plaisir mais se faisant aussi du mal, entre humour et dérision, entre images poétiques et étranges associations verbales, entre descriptions de la nature et remous intérieurs, entre lyrisme et cynisme, entre poésie et prose virant vers un surréalisme baroque et coloré.

Tout se déclenche à l'arrivée d'Anne dans ce hameau de fin du monde pour récupérer un manuscrit inédit du grand écrivain Adam Saint-Gilles. Un écrivain décédé mais dont l'œuvre littéraire ne cesse de grandir. C'était sans compter sur la présence, revêche et lourde, de Mathilde, la femme du défunt.

Dans cette bâtisse perdue, entre tempête et crues d'un fleuve indomptable, Anne aura aussi à affronter Zohra, la demi-sœur de Mathilde, clouée dans un fauteuil et autrefois maîtresse de l'écrivain.



Huis clos « broëntien », tendu et poétique, entre vent qui mugit et quatre personnages (si l'on compte le souvenir omniprésent du défunt!) murés dans leur isolement, pour mieux retrouver, non plus l'auteur, mais l'homme.

Une investigation et une sorte d'une quête en profondeur, menées presque avec acharnement. Pour atteindre les zones sans ombres et dégager la quintessence des êtres. Une minutieuse et fantasque remontée dans le temps dont seules les femmes, mues par des désirs entérés et une inébranlable volonté de connaître la vérité, détiennent le secret. Entre l'analphabète Zohra, sensuelle jusqu'au bout des doigts (fille du désert et fruit d'amours adultérines en Mauritanie du père de Mathilde), parfaite aux travaux ménagers, qui connut plaisir et volupté avec l'homme, et Mathilde, laborieuse fourmi intellectuelle et secrétaire zélée, qui s'est davantage éprise de son mari qu'elle n'en a été aimée, Adam Saint-Gilles est lentement dénudé de tous ses oripeaux.

Mise à nu des sentiments et des actes d'amour d'une masculinité, à travers trois regards (convergents-divergents!) de femmes qui se partagent, entre vénération, regret et curiosité, la dépouille et les souvenirs d'un homme désiré. La vérité est-elle une ou chacun a la sienne?

Mais peu importe ce que l'homme ou l'auteur est ou était. Ce qui importe, c'est cette fabulation palpante qui mène le lecteur dans un monde à la fois réel et onirique. C'est cette narration originale qui, de chapitre en chapitre, de voix de femmes à souvenirs d'homme, renouvelle le miracle du plaisir de lire et découvrir la puissance des mots.

L'agencement de ces mots qui mènent le roman vers des rives insoupçonnées à travers une musicalité qui puise sans nul doute ses sources au Levant tout en ayant la rigueur d'un français subtilement maîtrisé. C'est ce qu'on appelle aussi le don de conter, celui des intarissables « *hakawati* » au verbe sonore, léger et captivant.

EDGAR DAVIDIAN

## Festival

### Utopie et passion: un festival littéraire pas comme les autres

Du 18 au 20 juin, la quatrième édition du festival littéraire organisé par la célèbre librairie parisienne *Shakespeare and company* s'est déroulée dans une ambiance festive, mais néanmoins pleine de feu. Sous un chapiteau dans le square Viviani qui jouxte la rue de la Bûcherie, à l'ombre du plus vieil arbre de la capitale, des auteurs se sont succédé pour débattre des différentes

déclinaisons du thème de cette année: « Politique et fiction ». Ce thème est inspiré par la façon dont George Withman, le fondateur de ce « *labyrinthe de livres* », décrit lui-même son projet: « Une utopie socialiste qui se fait passer pour une librairie. » Qui sont les grands conteurs de notre temps et quels sont les récits les plus influents? Une œuvre peut-elle décrire la société sans être politique? Les écrivains ont-ils une responsabilité qui leur est propre? La littérature doit-elle nous engager toujours plus dans le monde, ou au contraire constituer

un espace de répit et d'évasion? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles ont tenté de répondre Philip Pullman, Martin Amis, Fatima Bhutto, Hanif Kureishi, Breyten Breytenbach et d'autres écrivains, éditeurs et journalistes littéraires.

C'est par une rencontre avec Gao Xingjian, Prix Nobel de littérature, que s'est ouvert le festival. Lectures, concerts, séances divertissantes animées par des conteurs, le festival a accroché ses tonalités chaleureuses dans ce mois de juin encore froid.

## Regards croisés

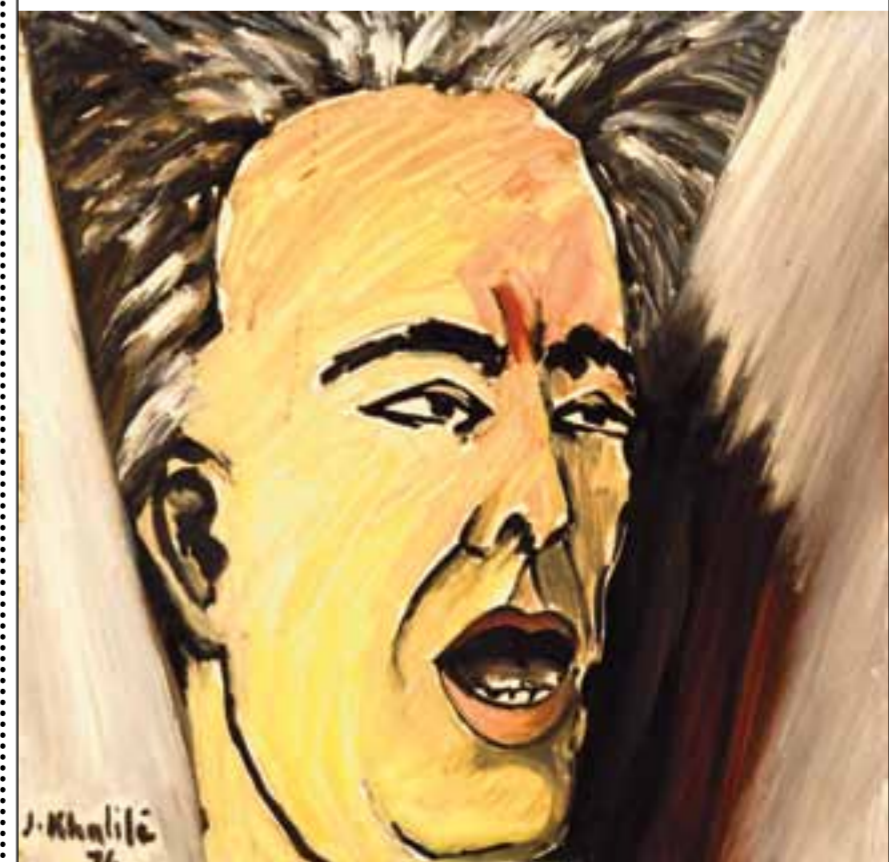
### Saïd Akl par Jean Khalifé

Saïd Akl (qui aura 102 ans cette semaine) et Jean Khalifé appartiennent à deux esthétiques différentes. Le premier n'a cessé de se réclamer d'un classicisme pur bien qu'il ait joué un rôle pionnier dans la poésie et la prose arabes; le second a voulu explorer toutes les voies de la modernité picturale, passant d'une figuration libre et dépouillée à l'abstraction émotionnelle exaltée.

Le portrait consacré par le peintre au poète est d'emblée une reconnais-

sance d'une mesure: la toile n'arrive pas à cadrer la totalité du visage et coupe la chevelure et son élan ascensionnel. Le verbe est fort et assourdissant, mais cache et révèle une fougue plus grande. On peut certes noter un effet de masque géométrique et un regard unilatéral, mais Khalifé a voulu, par cet indéniable hommage, ne pas abandonner une des ressources de son art ou quelque composante de sa vision de la vie.

ES.  
Huile sur masonite, 50x50, 1976



D.R.



Gao Xingjian, écrivain, dramaturge, metteur en scène et peintre, a obtenu le Prix Nobel de littérature en 2000.

Publicité

South Africa, Ecosse, Andalousia, PERU, New York, Caribbean 2010, Chine, VIETNAM et ANGKOR, Malta & Gozo day.day, PRAGUE, Un Grand Week-end BRUXELLE, A. Antoine Librairie Antoine Depuis 1933